

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

1882

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

7e ANNÉE.

1er SEPTEMBRE 1882.

NUMÉRO 9.

SOMMAIRE

	PAGES.
Bulletin Religieux.	
La Nativité de Saint-Jean-Baptiste.....	257
Littérature.	
Les Chevaliers de la Croix Blanche (Suite), par CHAS BUET.....	258
La Petite Mère, (Suite et fin), par Chas DESJUS.....	263
Poésies.	
Résolution.....	257
Celle que j'aime !.....	278
Les doigts.....	278
Le Vœu national de la France catho- lique, par l'abbé E. A. GIÉLY.....	280
La Chûte Shawinigam. A. L. DESAUL- NIERS.....	287
Sciences.	
Le magnétisme animal, par le Dr P. M. BARDY.....	272
Géographie.	
Nos Grands Lacs.....	274
Archéologie.	
Monument à la mémoire de Mgr C. F. Cazeau.....	274
Le Fort de Chambly.....	275
Monument du Prince Impérial.....	275
Une Ruine sous Jules César.....	275

	PAGES.
Bibliographie.	
La duchesse d'Aiguillon.—Sa Vie et ses Œuvres.....	275
Biographie.	
M. de Maisonneuve, fondateur et pre- mier gouverneur de Montréal, par Nap. LEGENDRE.....	278
Mélanges.	
L'Eglise du Sacré-Cœur, à Montmartre (France.)—Lettre de Mgr GUBERT, cardinal-archevêque de Paris.....	280
La Bible.....	283
Variétés.	
La confession d'un Téléphone.....	284
La confession d'un Assassin.....	285
Maximes et Pensées.	
Pensées diverses.....	272-274-275
Patriotisme.....	280
Partie Éditoriale.	
Aux Abonnés retardataires.....	286
Almanach Canadien.....	286
L'Album Musical.....	286
Société Royale du Canada.....	287
Le Chemin du Pacifique.....	287
Portraits politiques.....	288
Décisions judiciaires.....	288
☛ Pour les Annonces, voir le Couvert.	

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE

METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'ACTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. CETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Toutes les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc. en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un *MULTUM IN PARVO*. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode. Envoyer par la malle \$1.00 à l'adresse de

CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.

Aux Artistes.

Le Gouvernement du Canada a l'intention d'ériger sur le terrain des édifices du Parlement, à Ottawa, une statue en bronze de feu Sir George E. Cartier, de 9 pieds de hauteur.

Les artistes désireux de concourir pour cette statue sont en conséquence invités à fournir des modèles de 2 pieds 3 pouces de hauteur, en même temps qu'une soumission pour la statue en bronze complète.

Une prime de mille piastres sera payée à celui dont le modèle et les conditions seront acceptés.

Les modèles devront être livrés au Ministère des Travaux Publics, le ou avant le premier jour de janvier prochain.

On peut se procurer des copies des conditions, etc. en s'adressant au Commissaire du Canada, No 10, Chambres Victoria, Londres, S. W., Angleterre, ainsi qu'au Secrétaire du Ministère des Travaux Publics, Ottawa, Canada.

F. H. ENNIS,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, août 1882.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin,

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés, (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos, Duos et Chœurs.....Prix : \$0.50.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand Chœur
Prix : \$0.40.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boîte 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUÉRIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infaillibles **POUDRES** du Dr GOULARD contre l'Épilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la malle, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, **OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.**

Prix : pour une grande boîte, \$3 00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la malle dans aucune partie des États-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St. Brooklyn, N. Y.

LA CONSOMPTION POSITIVEMENT GUÉRIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUDRES** du Dr KISSNER, contre la Consomption.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consomption et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS : à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la malle, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les États-Unis ou le Canada, par la malle, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

Fonderie McShane,

Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc.

La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE (M.S.)
États-Unis

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles sont publiées sur le verso de cette page.

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrees.

Bulletin Religieux.

LA NATIVITÉ

DE

ST JEAN-BAPTISTE.

L'Eglise a toujours célébré la fête de la Nativité du saint Précurseur le 24 Juin, aussi bien en Orient qu'en Occident. St Augustin en parle comme d'une fête qui était déjà très ancienne de son temps. "Que votre charité réfléchisse" dit-il aux fidèles dans un de ses sermons, "sur la fête natale du grand homme qui vient d'être solennisée. L'Eglise n'a accordé l'honneur d'une pareille fête à aucun prophète, à aucun patriarche, à aucun apôtre. Elle n'en célèbre que deux de ce genre : celle-ci et celle de la naissance de Jésus-Christ."

D'ailleurs dans cette naissance tout a été merveilleux, et l'Eglise devait instituer une fête pour rappeler aux fidèles les mystères qui s'y étaient opérés.

Les prophètes l'avaient prédite. David avait entendu le Précurseur faisant retentir sa voix sur les eaux, brisant les cèdres du Liban et ébranlant tout Israël par sa force

et sa magnificence. Il avait été pour Isaire la voix de celui qui crie dans le désert, et Malachie, qui avait fermé l'ère des prophètes, l'avait appelé l'ange envoyé du ciel pour préparer la voie devant la face du Seigneur.

Quand les temps furent accomplis, cette naissance extraordinaire fut annoncée par un ange.

Gabriel fut envoyé du ciel à Zacharie pour lui annoncer l'avènement de cet enfant et lui prédire la grandeur de sa mission. C'était le Précurseur annoncé par les prophètes. Le nom de Jean, qui lui était venu du ciel, signifiait qu'il était la grâce et qu'il allait être le premier apôtre de la loi nouvelle.

A peine est-il au monde que son père prononce ce magnifique cantique prophétique à la gloire du Christ : "Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israel, parcequ'il a visité et racheté son peuple : *Benedictus Dominus Deus Israel.*"

Primitivement la fête de la Nativité de Saint Jean-Baptiste était précédée d'un carême de trois semaines. On avait coutume de dire trois messes ce jour-là, comme on le fait encore aujourd'hui à la fête de Noël, et cet usage resta en vigueur jusqu'au XIe siècle.

Dans la liturgie Romaine cette fête à une Octave comme toutes les grandes fêtes de l'année.

Un moine, Guy d'Arezzo, l'inventeur de la manière actuelle d'écrire la musique, a emprunté les noms des notes à la première strophe de l'hymne des Vêpres :

*Ut queant laxis, Resonare fibris,
Mira gestorum, Famuli tuorum
Solve polluti, Labi reatum
Sancte Joannes.*

Cette solennité coïncidant avec le solstice d'été, époque de l'année où les païens célébraient par des feux de joie l'entrée du soleil dans le signe du Lion. L'Eglise voulut christianiser cette coutume antique, et fit de ses feux l'expression de la joie que, suivant l'Écriture, la naissance de Jean a dû causer au monde.

Cette pratique fut universelle. On allumait les feux joyeux de la St-Jean non-seulement en France, mais encore en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Pologne, en Allemagne, et jusqu'en Amérique où les colons de la Nouvelle-France avaient introduit cette ancienne tradition.

L'Eglise ne s'est pas contentée de célébrer la nativité de Jean : elle a aussi solennisé le jour de sa mort. Elle lui a décerné les honneurs du martyr, et cette fête, appelée la *Décollation*, se célèbre le 29 août. Comme on ne connaît pas exactement le jour de sa mort, cette date a été choisie parceque c'est ce jour là qu'eut lieu, en 453, l'Invention des reliques du saint martyr.

— 000 —

RÉSOLUTION.

Trop longtemps brebis fugitive
Je m'éloignai du bon Pasteur.
Aujourd'hui colombe plaintive
Je l'appelle, il m'ouvre son cœur.
Je ne connaîtrai plus les peines.
Je me fixe en ce doux séjour.
Amour sacré, rive mes chaînes.
Ici je veux vivre d'amour.

Littérature.

LES CHEVALIERS

DE LA

CROIX BLANCHE

PAR

CHARLES BUET.

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

L'ARGENTINO.

IV

Timeo Danaos et dona ferentes.

Nighmèh-Sém.ma tressaillit. Mais ses traits gardèrent leur expression de calme sérénité.

— Cette réponse est bien celle que j'attendais, répliqua-t-elle. A votre âge on est affamé de gloire, quand on est un homme d'action ; mais on est fou de générosité et de sacrifice, quand on est un homme de réverie. Il vous paraît noble et beau de refuser une couronne. C'est encore de l'orgueil. Discutons

Tout étourdi qu'il fût des étranges confidences qu'il venait de recevoir, et bien qu'il fût en proie à une véritable angoisse, Raphaël eut le présomptueux courage d'accepter ce duel dans lequel il ne pouvait opposer que l'honnêteté de son cœur à l'astuce diabolique de la tentatrice.

Mais il possédait à un si haut degré, le sentiment du devoir et l'amour du bien, qu'il n'hésita pas, et ce fut d'une voix assurée qu'il répéta :

— Discutons, madame, s'il vous plaît de combattre jusqu'au bout des résolutions bien arrêtées. Vous ne me convaincrez nullement, et je

suis certain que mes raisons ne trouveront pas grâce à vos yeux...

— Quelles sont-elles ? interrogea Nighmèh, qui voulut couper court.

Il reprit, avec la même fermeté :

— Je ne vous ai pas remerciée, madame, des soins que vous avez prodigués à mon enfance...

— Laissez, interrompit-elle d'un ton presque dédaigneux. Vous l'avez dit : notre situation réciproque est anormale. Ne soyez point banal. De vous à moi, la reconnaissance ne peut-être qu'un mot. J'ai agi par intérêt : nous sommes quittes !

— Soit ! fit Raphaël en se mordant les lèvres. Je n'en suis pas moins votre obligé...

— Mon créancier, interrompit-elle encore. Les sommes que vous avez reçues ont été prises sur votre patrimoine : ce n'est là qu'une restitution partielle.

— Donc ma fortune m'a été volée ?

— Non. Elle est intacte : mais il vous est impossible de la revendiquer sans mon aide...

— Que vous me refusez, sans doute ?

— Réservez cette question, répondit Nighmèh, évasivement.

Il fit un geste d'insouciance :

— Pauvre j'étais, pauvre je resterai ! dit-il. Pauvreté n'est pas vice

— C'est bien pis !

— Vos propositions tenteraient assurément un plus ambitieux, poursuivit le jeune homme en souriant avec ironie. Certes, la trame est bien ourdie ! il y a des chances de succès. Mais j'aurais le vertige à escalader ces hauteurs !... On nait roi, madame, on ne sort pas, roi élu, de la foule, même quand on conquiert le trône. On bien on tombe, comme les César d'aventure à qui le sceptre était trop lourd, comme les faux Smerdis, comme les Simnel, fantômes un moment couronnés, que le destin tire de l'ombre pour en faire quelque grand exemple, et qu'il replonge ensuite dans le néant !

— Il y a des missions providentielles.

— Elles ont un autre appui que des intérêts humains.

— Soumettre un peuple à l'Évangile,...

— Eh non ! madame, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! mais d'une résurrection impossible, car il y a

des races maudites, et la vôtre porte depuis vingt siècles le poids d'une malédiction. Cette race n'a plus de patrie, plus de traditions, plus de croyances. Elle est dans l'ordre social une caste de parias. Elle n'a d'autre foi qu'une aveugle et stupide idolâtrie... Dispersée, opprimée, vagabonde, elle est à jamais condamnée. L'obstacle à vos desseins viendra de ceux-là même qu'ils doivent servir, et votre peuple, artisan de sa propre destruction, se tournerait contre vous s'il se rassemblait autour de vous.

— Peut-être ! dit Nighmèh, frappée de la profondeur de ces vues.

— Eussé-je donc l'ambition de régner, et quand même je me croirais digne de destinées si hautes, je déclinerais vos offres. Le genre humain se divise en deux classes : les hommes faits pour commander, les hommes faits pour obéir. Trop faible pour aspirer au rang suprême, je suis de ceux qui se soumettent. J'aime la paix et le repos ; la bataille m'effraie, la lutte me fatigue

— Vous vous calomniez à plaisir. Le sang qui coule dans vos veines est celui de guerriers des anciens sages...

— Mes ancêtres eussent-ils accepté les alliés que vous me proposez, madame ? s'écria Raphaël, prompt à opérer une diversion. Ces peuples dont vous avez l'imprudence de rappeler le glorieux souvenir, combattaient le glaive en main, le bouclier au poing, en plein jour, la face à l'ennemi. Ils méprisaient la ruse, les stratagèmes, les habiletés tortueuses de votre politique de complots. Quand on a un but grandiose, on ne se cache pas. On y va tout droit, le front haut. On se bat à armes égales. On ne creuse pas des souterrains, on ne se blottit pas dans des repaires, avec un masque sur le visage !

— Vous parlez en dévôt ! s'écria Nighmèh avec un accent d'ironie

— Vous l'avouez donc : c'est ce que vous craigniez ? Eh bien ! oui. Je hais vos sociétés secrètes, qui sapent les pouvoirs établis de Dieu, qui font la guerre à outrance à l'Église et aux monarchies, qui enrôlent tous les déclassés, tous les dévoyés, tous les pervers, tous les imbeciles, et qui sont enfin l'ennemi social. La société périra par ce monstre à mille têtes, si elle ne

parvient à le tailler en pièces, comme saint Georges fit du dragon...

—En vérité, voilà bien de l'éloquence perdue, s'écria Nighmèh en éclatant d'un air sardonique.

—Ne fallut-il que mon consentement pour réaliser vos folles espérances, je le refuserais, poursuivit l'intrépide jeune homme, emporté par la véhémence de sa pensée. Ce serait être le jouet de vos associations infâmes, et plus encore, leur complice.

—Et pourtant vous avez accepté la protection des Neuf ?

—Je me le suis déjà reproché, et je renonce à leur tutelle. Une curiosité criminelle m'a poussé : la présomption de la jeunesse, l'enivrement, le charme du mystère. Je vois que je risquais mon âme dans cet antre, et je m'enfuis !...

—Prenez garde ! désobéir, c'est trahir.

—Je me tairai.

—Ce n'est pas assez.

—Je ne me suis engagé qu'au silence.

—Vous jouez votre vie.

—Je saurai la défendre.

—La justice des Neuf vous atteindra partout où vous porterez vos pas. Vous serez jugé et condamné.

—Jugé ! s'écria Raphaël avec indignation. Et par quels juges ? Et de quel droit ? Vos lois n'ont d'autre sanction que la force brutale !

Vous m'assassinerez ! Et après ? Le sang innocent crie vengeance devant le Seigneur.

—Brisons-là ! dit Nighmèh. Sémma en se levant. Nous avons perdu l'un et l'autre dans le feu de cette discussion, le calme nécessaire à l'examen de telles questions. Réfléchissez. Et puisque vous me devez un peu de gratitude, accordez-moi une grâce.

Raphaël, étonné de la douceur de cette femme, succédant soudain aux plus violents emportements, s'inclina sans mot dire.

—En échange de tout ce que j'ai fait pour vous, tutrice zélée, amie prévoyante, je ne vous demande qu'une chose.

—Parlez, madame.

—Un silence absolu, pendant trois jours, sur tout ce qui vient d'être dit entre nous. Dans trois jours, vous aurez réfléchi, vous

m'apporterez une réponse définitive, et quelle qu'elle soit, vous serez alors relevé de votre parole. Adviennent ensuite que pourra !

—J'y consens ! répartit Raphaël, dominé par l'ascendant que la bohémienne exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

Debout devant elle, il la couvrit d'un regard attendri.

—Maintenant, poursuivit-il d'une voix qui tremblait, avant de m'éloigner de vous, laissez-moi vous supplier de me parler de ma mère... Vous l'avez connue, aimée peut-être !

Nighmèh détourna les yeux et murmura :

—Je crois que son âme revit dans la vôtre ! Vous êtes fier et noble comme elle.

—Voulez-vous me permettre de baiser votre main ? reprit l'enfant qui fléchit le genou devant la reine tzigane. Je vous ai cruellement déçue, et j'en ai de la peine. Ma conscience m'interdit d'accéder à vos désirs, mais la supériorité de votre intelligence m'inspire un respect infini, et la bonté que je pressens en vous, éveille en mon cœur l'écho d'une affection sincère... Pardonnez-moi, madame, et que Dieu répande sa lumière sur vous !

—Tu es bon ! dit Nighmèh, en prenant les mains du jeune homme entre les siennes. Je puis te haïr, mais je t'admire !

Elle se pencha et mit sur son front un baiser maternel.

—Va, dit-elle. A trois jours.

Raphaël souleva la portière :

—Adieu ! murmura-t-il tristement.

Elle était debout, immobile et le regardait, pensive et sombre. La draperie de velours retomba entre elle et lui.

Alors elle se tordit les bras et s'affaissa, brisée, sur le tapis. Un gémissement désespéré s'échappa de sa gorge aride. Elle cria ce mot :

—Vaincue !...

Raphaël Maillezais retrouva Zeno à la porte du Casino.

Le corfiote, étendu sous les sycamores, au bord de l'étang, contemplait les cygnes noirs voguant sur l'eau glauque, et les paons étalant, au milieu des parterres, l'éventail de leur queue ornée d'or et d'azur.

—Tous deux se mirent en chemin d'un pas hâtif, mais le nonchalant

lazzarone comprit, à l'expression du visage de son maître, qu'il serait sage de faire trêve, pour l'instant, à son babil et à ses plaisanteries.

Il garda, en effet, un respectueux silence, abandonnant le français aux pensées dévorantes qui l'assaillaient. Ils arrivèrent bientôt à l'entrée de la ville et là, tandis que Zeno se rendait place del Carmine, Raphaël, cédant à l'impérieux besoin d'échapper à l'accablement de son esprit, entra au palais Palmaverde et monta chez le prince qui ne l'attendait que plus tard.

—Oh ! s'écria don Philippe en le voyant, vous êtes bien pâle, mon cher ami ! D'où venez-vous ? Que se passe-t-il ? Vous souffrez ?...

—Oui, beaucoup. Excusez-moi, Philippe. Je ne puis vous en dire la cause.

—Vous avez vu mon oncle à Monréale ? reprit le sicilien qui lui jeta un regard scrutateur.

—Ce matin, oui. Et j'ai eu l'honneur de saluer la princesse, votre sœur, ajouta le jeune homme, en rougissant.

Palmaverde répliqua avec bonhomie :

—Cléonice m'a conté votre rencontre et m'a parlé du fameux tableau... Quelle idée singulière de gravir les rampes de la montagne, quand on peut courir à cheval. Vous êtes morose !

—Non, mais préoccupé. J'ai grand besoin d'un bon conseil.

—Hé ! mon cher, c'est comme l'argent quand on est pauvre : on en cherche toujours, on n'en trouve jamais.

—C'est à vous que je veux le demander, prince.

—A moi ? s'écria le patricien en faisant un geste d'effroi comique. Ah ! mon ami, dans quel embarras vous m'allez mettre ! Car enfin si je ne vous conseille pas exactement ce que vous avez envie de faire, mon conseil sera mauvais : et si je suis d'accord avec vous, peut-être sera-t-il pire.

Raphaël ne sourit même pas à ces paroles plaisantes, prononcées d'un ton léger. Il garda son air sérieux et répliqua froidement :

—Vous me traitez en garçonnet, mon prince, et non point en homme. J'insiste donc.

—Et bien ! soit, *caro mio*. Mais aujourd'hui nous allons au bal. A

demain les affaires sérieuses ! Quel costume avez-vous choisi ?

Raphael haussa les épaules :

—Un manteau vénitien de satin orange à galons d'argent, répondit-il.

—Orange et argent ? Les couleurs de ma sœur, beau chevalier !

Raphael s'étendit sur une ottomane et prit une cigarette dans une coupe de laque chinoise.

—Et vous, don Philippe ?

—C'est mon secret. Je tiens à vous surprendre. Oh ! la fête sera fort belle. Ce vieux palais est magnifique : tout Palerme sera là.

—Même Clelio Zadoer ?

—Sans doute. Il arrive de sa maison de la montagne.

—Vous l'avez vu ?

—Il sortait d'ici quand vous êtes entré !

—Ah ! vous a-t-il dit ?...

—Quoi donc ?

—Rien ! fit Raphael, en fixant un regard singulier sur Palmaverde qui jouait avec les glands d'un coussin. Ce qui serait amusant, poursuivit-il en levant les yeux vers le plafond où des théories d'amours bouffis se poursuivaient dans des nuages couleur de rose, c'est que l'Argentino, sans y être invité, vint à la face du vice-roi.

—Il y viendra, dit Palmaverde.

Si prémuni que fut le jeune français, il ne put retenir un mouvement de surprise. Il reprit néanmoins, avec un accent de raillerie :

—Il ne manquera donc chez son Altesse que les Neuf de la Croix-Blanche ?

—Ils y seront, déclara le prince toujours impassible.

—Bah ! on donne donc ce soir là comédie à Palerme ?

—La comédie se dénouera en tragédie. Rien n'est commode comme un bal masqué pour rassembler les gens qui ne pouvaient se rejoindre, à visage découvert. Et d'ailleurs pourquoi dissimuler, cher ami, au point où nous en sommes ? Vous connaissez tout au moins quelques-uns des chevaliers...

—Votre oncle fra Placido m'a chargé de vous commander la prudence, interrompit Raphael en riant.

—Mon oncle vous aurait donné mieux que son écervelé de neveu, le conseil que vous cherchez, dit Palmaverde en riant. Si j'étais roi, je le prendrais pour premier minis-

tre. Du fond de son cloître, il voit tout, il entend tout, il sait tout, comme le cher docteur l'ompée, son ami...

—Ah ! le docteur est son confident ?

—Et comment fra Placido saurait-il ?... Chacun, voyez-vous, se taille un rôle à sa fantaisie dans le drame qui se joue, et chacun se figure avoir deviné le secret du voisin. Il n'en va pas ainsi. Mais un beau jour, on s'expliquera, et tout ce qui est caché apparaîtra.

—Vous parlez par métaphores, don Philippe ?

—Ma foi non. Je suis en veine de franchise, au contraire. Eh tenez ! pourquoi ne m'avez-vous pas avoué que vous avez rencontré Clelio Zadoer sur le chemin de Mouréale ? Pourquoi m'avez-vous caché que vous sortez de chez la signora Stella ?

—C'est à merveille, s'écria Raphael, sans s'émouvoir, et votre police est excellente.

Parce que je la fais moi-même, riposta Palmaverde.

—Puisque vous êtes si perspicace, mon cher prince, lisez dans ma pensée...

—C'est trop facile. Vous regrettez d'avoir obéi à l'ordre des Neuf et d'être venu à Palerme, et déjà vous seriez de retour en France, Raphael, si quelque sentiment, plus puissant encore que l'ambition, ne vous retenait ici.

—C'est vrai, balbutia l'artiste, confus.

—Vous auriez tort de partir, poursuivit Palmaverde, dont l'accent devint grave et sévère. Partir, ce serait fuir ! se dérober au devoir ; désertier le combat, c'est être lâche. Vous ne l'êtes pas. Vous devez rester, parce que vous avez un devoir à remplir. Il ne s'agit point ici de choses futiles, et qu'on traite avec l'imprévoyance et le laisser aller de la jeunesse. Les projets de la signora Stella me sont indifférents ; j'ai les miens : je lui prête mon appui en échange de celui qu'elle m'accorde. Mais que vous entriez ou non dans ses vues, sur lesquelles il est inutile, pour le présent, d'insister, ne croyez-vous pas que votre devoir, à vous qui n'avez pas de nom, est de revendiquer ce nom dont on vous a dépouillé ?

—Mon prince, répondit Raphael, en tendant la main à Palmaverde, le conseil est bon. Je n'en voulais pas d'autre. Maintenant, parlez-moi de cette mystérieuse histoire dont on causa, l'autre nuit, à son-

per... —Ah ! cela vous intéresse ?

—Vous le supposez bien. Ce n'est pas sans but que vous avez fait plusieurs fois allusion à cette sanglante affaire ? Je voudrais la bien connaître.

—Pourquoi ?

—Donnez-moi votre parole d'honneur qu'elle ne me touche en rien, je cesserai de vous interroger.

—Vous êtes comme tous les enfants sans famille et sans nom...

—Vous tergiversez, Philippe, et vous ne savez pas mentir. Je suis très calme, très résigné, très patient. Ne craignez pas que je compromette vos desseins par un coup d'éclat. Je me laisse guider... Ces Rocheraye me sont-ils étrangers ?

—Ce n'est pas à moi qu'il appartient de répondre à une telle question, dit Palmaverde. Quant aux faits, les voici :

Dans la nuit du 26 au 27 octobre 1836, le duc de Rocheraye fut assassiné ; la duchesse, sa femme, fut étouffée au moyen d'un oreiller ; et leur fils unique, Armand de Peyl disparut. Mon père, don Pio Alvarez, fut accusé d'avoir tué le duc avec lequel il devait se battre en duel le même matin : il fut arrêté et condamné à mort, sur la déposition du comte de Peyl, frère de M. de Rocheraye. Or, la même nuit, le fils unique du comte de Peyl, Jocelyn, disparaissait aussi. Le meurtre de la duchesse, le rapt des deux enfants furent imputés à une tribu de bohémiens nomades qui campait dans le pays.

—Le comte de Peyl avait-il intérêt ? ..

—Qui aurait pu l'accuser ? On lui volait son fils !

—Vous voyez donc que je suis mêlé à cette catastrophe, dit Raphael avec une inexprimable émotion. Le comte de Peyl, le docteur l'ompée, Nighmèh Sémma sont à Palerme, réunis par la volonté des Neufs dont ils sont, et dont vous êtes !... Puis on me fait venir, moi l'enfant perdu, sans famille et sans nom. Puis on m'appelle *Monseigneur*, on m'affirme que je suis

d'une race illustre. Ah ! je voudrais enfin savoir si je dois porter le deuil de mon père assassiné !

—Raphael, il y eut deux enfants enlevés par les mêmes criminels.

—Dans quel doute affreux vous me précipitez !... Hélas suis-je le fils de la victime ?

—Ou le fils du fratricide ! acheva Palmaverde d'une voix éclatante. Car ce fut un fratricide ! Pompée rencontra Lancelot de Peyl qui fuyait le théâtre du crime et qui lui jeta cinq mille francs pour acheter son silence. Je vous l'ai dit, Raphael : avant de vous avoir vu j'avais de la haine pour vous, une haine mortelle : je vous croyais le fils de cet homme..... Je voulais faire de vous l'instrument d'une vengeance effroyable. Mais lorsque je vous ai vu, mon cœur s'est élancé vers vous, et cette haine a fondu comme la neige au soleil. Je renonçai à mes sinistres projets... Il y a huit jours que Pompée m'a dit ce que je viens de vous répéter : " les bohémiens emportaient deux enfants. Raphael est l'un ou l'autre. Mais lequel ? "

—Et qui le saura ?

—Nighmèh Sémma.

—C'est bien ! dit Raphael : Je serai, dans trois jours, duc ou mendiant.

V

La fête de Son Altesse don Folco.

Princes, ducs et barons, qui foisonnent en Sicile, où le moindre favelet est un apanage, affluaient dans les magnifiques salles du Palais-Royal, entourant les nobles dames, splendidement parées ou travesties, que la vice-reine accueillait avec la bonne grâce un peu altière d'une véritable souveraine.

La fantaisie s'était donnée libre carrière dans le choix des costumes : on en voyait de toutes les époques et de tous les goûts : un miquelet espagnol donnait la main à une bayadère ; un sénateur romain avec la toge et la laticlave bordée de pourpre conduisait une marquise pompadour aux larges paniers couverts de brocart, de bouquets et de dentelles ; ici, un écossais la claymore au côté, portant le plaid à carreaux bleus et verts du clan

MacCallummoré. là, un estradiot avec la casaque de buffle et la bourguignotte de fer forgé.

Tous les types de la comédie italienne formaient un quadrille : Gianduja, Meneghin, Pulcinella, Stenterello, Arlequin, Sbriganni, ayant pour vis-à-vis Leandre et Sgauarelle, Pourceaugnac, Harpagon, Pathelin et Mascarille.

Reîtres allemands, damoiseaux, pierrots pages, magiciens turcs et bouffons de cour se coudoyaient, échangeant force plaisanteries, offrant des fleurs aux bergères de Florian, aux Vestales, aux Folies qui passaient vives et légères, laissant derrière elle la subtile émanation de leur parfum préféré.

La soie, le velours, l'or et les pierreries brillaient aux feux des lustres, et les couleurs les plus disparates s'harmonisaient à cette lumière ardente, qui pleuvait des torchères où flambaient d'énormes cierges de cire.

On dansait dans la vaste galerie des fêtes, aux riches tentures cramoisies bordées de crépines d'argent. L'orchestre dominait à peine le tumulte de la foule, et ses mélodies entraînant s'arrivaient que comme un écho lointain à la salle des gardes, ornée d'antiques tapisseries où se tenait le prince de Novellara.

Vers minuit la fête était dans tout son éclat, et le vice-roi n'ayant plus d'invité à recevoir put se retirer dans la salle du roi Roger, réservée à sa cour et à ses familiers, pour se reposer un moment.

Au sommet du grand escalier d'honneur, tout en marbre rouge, et sur les marches duquel, couvertes de tapis d'Orient, s'échelonnaient des soldats déguisés en halbardiers du seizième siècle, avec la toque de velours jaune tailladée, empanachée de plumes rouges, les chausses et le pourpoint rayés de couleurs vives, au sommet de cet escalier, don Philippe Palmaverde, accoudé sur la balustrade, regardait défilé les masques.

Il portait avec une aisance de grand seigneur qui peut tout se permettre impunément, le costume funèbre des tortionnaires du moyen âge : grègues très-étroites en tricot de laine rouge, se rattachant par des aiguilles à un justaucorps d'écarlate, ceinture de cuir fauve, sou-

tenant une hache et une dague à poignée de fer ; capuchon rouge enserrant la tête et retombant en pointe par derrière ; plastron de buffle où une potence était brochée, avec un pendu au bout de la corde.

Le jeune prince qu'on ne pouvait reconnaître sous le capuchon qui couvrait entièrement son visage, attendait sans doute quelqu'un. Il fit un geste de satisfaction en voyant apparaître dans le vestibule le docteur Pompée, sans masque, mais vêtu d'une simarre de soie violette fermée par une agrafe de diamants de la plus belle eau.

Palmaverde se redressa, et vint à la rencontre du vieillard :

—Eh bien ! docteur ? dit-il, d'un ton anxieux, en l'abordant.

—Prince, avez-vous idée de ce qui s'est passé aujourd'hui entre Nighmèh et Raphael ?..... Que diable comprendra les caprices des femmes ?

—Expliquez-vous, s'écria don Philippe d'un ton d'impatience inquiète.

—Impossible ! Je me perds dans toutes ces intrigues.

—Mais encore ?

—Qui pensez-vous que soit Clelio Zadoer ?

—Le fils de Nighmèh, ou tout au moins un enfant recueilli ou volé dans sa vie errante, et dont elle veut faire l'héritier du trône, car elle caresse toujours cette chimère. Quant à Raphael, elle est prête à le sacrifier, je le sais. Il se passera ici, cette nuit, quelque chose d'étrange, qui s'est préparé à notre insçu, qui se fera sans l'aveu des Neuf, dans un but qui nous échappe....

—Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce ?...

—J'ignore tout, mais la comtesse de Peyl vient au bal, avec ses filles. Les Neuf sont convoqués... Clelio a trente de ses hommes embusqués aux environs du palais : il y a au coin de la place della Pinta, à quelques pas d'ici, une berline de voyage, attelée de quatre chevaux : les deux postillons ne sont autres que Giacomuccio et Zeno le cofote. Qui veut-on enlever ?

—Si c'est Raphaël, je le défendrai.

—Ce ne peut être lui : on le jetterait, garroté, sur la croupe d'un cheval... Enfin Nighmèh elle-même

sera ici dans une heure. Elle m'a fait prévenir.

Voilà bien des complications ! comme Palmaverde d'une voix courroucée. Il y a lutte, évidemment, entre Clelio et Raphaël, mais pourquoi ? Ils ont des intérêts bien différents. Au surplus, pourquoi m'inquiète-je de ces choses ? J'ai ma mission à remplir. Venger mon père et le réhabiliter.

Il fit un signe au docteur, et reentra dans la salle des gardes, en voyant s'approcher le duc de Scandian, dont la taille se courbait sous l'ample stole de drap d'or des doges de la Sérénissime, et dont le *corno* resplendissant de pierreries, couronnait les cheveux blancs.

Les deux vieillards se saluèrent :

— Une belle fête, monsieur le duc ! fit Pompée tout hilare. De quoi les Siciliens se plaindraient-ils ? A Rome on demandait des spectacles et du pain. En attendant du pain, on donne ici des spectacles !

— Avec le pain des pauvres, ajouta don Orso, des princes Lentuli, d'une suprême élégance sous le manteau de fine laine blanche et la tunique couleur safran d'un patricien de Pompée. Que fait notre ami Palmaverde ?

Pompée haussa les épaules :

— Il conspire contre le destin, répondit-il.

On étouffait dans la galerie. L'orchestre jouait en sourdine un menuet de Lulli, et quelques masques ravis de se pavaner à cette danse archaïque, marchaient en cadence et se faisaient la révérence avec la grâce compassée des courtisans de Versailles.

Un seigneur taillé en hercule, aux bras musculeux, saillant sous de larges manches de soie brochée, à la poitrine robuste chargée d'une cotte de mailles à chaînons d'acier, coiffé d'une calotte de fer à pointe d'or entre deux ailes de corbeau, se prélassait au centre d'un cercle de jeunes gens qui admiraient sa stature et sa force :

— Voyez ce paon qui fait la roue, dit Pompée à Scandian, lorsqu'ils pénétrèrent, appuyés l'un sur l'autre, dans la salle de bal. Il a bu pour le moins une pinte de Syracuse de l'année de la comète. Ce soudard a pourtant son rôle dans la comédie.

— Qui est-ce ? demanda Lentuli.
— Un Attila de fantaisie, beau capitaine à mettre dans une antichambre.

— Stolodoro ?

— *Giusto* ! fit Scandian, qui jalousait fort le marquis. David affublé des dépouilles de Goliath !

Ils s'approchèrent, et le docteur ayant rabattu le chaperon de sa cuirasse sur son visage, murmura tout bas à l'oreille de Stolodoro :

— Tu perds ta peine, beau Dieu ! Les idolâtres ne triomphent jamais, parce que... *la victoire vient de la Croix*.

Stolodoro se retourna vivement. Déjà le malin savait se perdre dans la foule, riant aux éclats de sa méchante plaisanterie.

— Est-ce vous qui avez parlé, seigneur duc ?

— Cher marquis, je ne conte pas mes secrets aux barbares.

On les entourait en riant de la mine inquiète du géant, qui posait le poing sur le pommeau de son glaive, par un geste de malamère.

On s'amusa beaucoup, cette nuit-là, chez son Altesse le vice-roi. Cependant on remarquait des mouvements insolites : on voyait des personnages s'accoster en murmurant des mots brefs, que d'aucuns voulaient saisir à la volée, et qu'ils ne comprenaient point.

Dans un *salon*, sous des camélias plantés en de grands vases de porcelaines de la Chine, quelques hommes graves, d'âge mûr, le visage découvert, n'ayant sur leur habit de ville que le manteau vénitien de satin noir, causaient avec cette réserve et cette morgue, appanage des hauts diplomates.

Paul Stanzin présidait ce groupe, auquel Pompée vint se joindre, appuyé au bras de Scandian, à qui pesait sa lourde robe de drap d'or.

Près de là, un madgyar hongrois, chamarré de broderies, et dont la plus précieuse martre zibeline doublait le dolman de velours vert, débitait des madrigaux et récitait des sonnets à un groupe de patriciennes qu'il comparait galamment à une corbeille de fleurs.

— Baronne, je reconnais vos yeux à travers les trous de votre masque ; ils sont d'un azur plus chatoyant que les saphirs de la Clorinda !..... Diane, Cérés et Junon sont descendues de l'Olympe, et voici les

décèsses jalouses des mortelles !... Que murmure à votre oreille la farouche Bradamante, ô douce Estelle ?

— Elle me dit que vos fadeurs ont déjà servi sur les bords de la mer Egée, répondit la princesse d'Ariano, déguisée en bergère de Florian. Otez votre masque, seigneur Orestis, nous vous avons reconnu à votre ramage !

Le jeune grec fit une moue de dépit, mais il obéit :

— On étouffe ! dit-il, en s'emparant d'un écran indien, garni de marabouts que la marquise Stolodoro agitait distraitemment.

Orestis, tout en badinant, s'appuya sur le socle de porphyre d'un candélabre : il pouvait entendre de là ce que disaient Stanzin et ses compagnons.

Don Folco de Novellara s'avancant à travers la galerie, distribuant à droite et à gauche sourires et compliments, à l'instar d'un monarque tenant cour plénière.

C'était un fort grand seigneur, investi de toute la confiance du roi Ferdinand, qui ne se fiait pas à tout le monde.

La vice-royauté de Sicile était alors un poste périlleux : jamais ce pays n'avait accepté son annexion au royaume de Terre-Ferme : il gardait son autonomie, envers et contre tout, en maintenant ses traditions, ses lois particulières, ses usages, son dialecte.

On y sentait des ferments de révolte, bouillonnant sous la courtoisie de sa noblesse, sous la gaieté bruyante de son peuple, comme on sent bouillonner sous les rochers tapissés de saxifrages et de lichens, les laves du volcan.

Don Folco, pour faire honneur à ses hôtes, portait le riche costume du chapitre des chevaliers de St-Janvier ; le manteau couleur ponceau, brodé de la devise de l'ordre : *in sanguine fadus* (1), relevait la grâce fière de sa démarche.

Il ressemblait, avec sa figure martiale, empreinte d'une haute dignité, sans hauteur et d'une fermeté bienveillante, à ces preux du moyen âge qui se faisaient rois par la conquête, aux pays d'outre-mer.

Et comme leur justice suivait, au temps jadis, les conquérants, un bourreau tout éclatant de rouge

—

(1) L'union est dans le sang.

suivait pas à pas le prince Folco, usant de la liberté du masque pour ne le point quitter.

Ils s'approchèrent ensemble du cercle d'hommes graves, réuni sous les massifs des camélias, et tandis que le bourreau échangeait un signe rapide avec le beau madgyar, le vice-roi adressa quelques paroles banales à Stanzin.

Celui-ci, peu à peu, s'écarta de ses voisins, et se trouva isolé, à quelques pas d'Orestis qui tournait l'écran de la Stoloro, et feignait de rire aux éclats des attitudes bouffonnes d'un quadrille d'Arlequins.

—Pensez-vous qu'il vienne ? demanda le vice-roi à Stanzin, qui s'inclina d'un air ravi pour laisser croire que don Folco lui adressait quelque politesse flatteuse.

—J'en suis sûr.

—Il est donc rentre à Palerme ?

—Aujourd'hui même, à cheval, et seul.

—Il n'échappera pas, cette fois.

—Qui sait ? toutes les portes sont gardées ?

—Toutes. Mais prenez garde, messer Stanzin ! Une erreur serait notre perte ! Le comte Zadoer n'est pas homme à oublier une injure.

Des rumeurs s'élevaient sous les magnifiques lambris, sculptés et dorés, de la galerie où retentissait maintenant la mélodie, à la fois vive et mélancolique d'une valse allemande.

Cinq ou six couples seulement glissaient en tournant sur la mosaïque de marbre. Mais la plupart des masques, réunis à tous les angles de la salle dans les profondes embrasures des fenêtres, d'où l'on voyait les illuminations du jardin, engageaient à demi-voix des colloques animés. Une agitation inquiète régnait dans l'assemblée.

—Que se passe-t-il ? Voici que Son Altesse est en conférence avec messer Stanzin, le juge...

—On a mis des sentinelles aux portes extérieures du palais.

—En revenant de mon casino de l'auzomele, j'ai rencontré une bande de cavaliers.

—On dit que l'Argentino est à Palerme...

—Où donc est Clelio Zadoer, le beau des beaux ? L'avez-vous vu ?

—Qui sait la vie que mène ce Zadoer ? il va, il vient ! Peu im-

porte : c'est un jeune homme qui s'amuse. Mais les Neuf ont écrit au vice-roi qu'ils s'invitaient à la fête.

—Voyez donc, la princesse Giani va s'évanouir : quelle idée, aussi de se déguiser en bouquet de tubéreuses !

—Je n'ai pas reconnu Palma-verde...

—C'est un libéral. Il boude le gouvernement.

Ces propos couraient de bouche en bouche, et d'autres encore. Palmaverde, impénétrable sous son pourpoint et son capuce d'écarlate, allait d'un groupe à l'autre, jetant çà et là un mot d'ordre mystérieux.

Raphael Maillezais discourait avec Orso Lentuli à l'entrée d'un boudoir transformé en grotte de Neptune, où la lumière laiteuse de globes d'albâtre se jouait sur des rameaux de corail tordus sur les rochers de porphyre ; entre les stalagmites à facettes de cristal, s'épanouissaient, comme des fleurs bizarres, de larges madrépores.

—C'est moi ! dit le prince en s'approchant.

Raphael lui serra la main.

—Bonsoir, don Philippe.

—Je vous cherchais Raphael...

Quoi qu'il arrive, ne vous mêlez de rien. Laissez faire. Pas un mot, pas un geste !... Je demande cette obéissance à votre amitié.

—Toujours obéir ! murmura le jeune homme, dont les traits embrunis portaient l'empreinte d'une grande lassitude.

—Hélas ! c'est plus facile que de commander...

Ils franchirent le seuil de la salle des gardes, à la suite du vice-roi, qui donnait le bras à la princesse de Novellara, sa femme, et que plusieurs dames et plusieurs seigneurs accompagnaient.

Au même instant, Mme de Peyl, radieuse, avec un grand air de dignité que rehaussait la simplicité magnifique de son costume de velours noir, apparaissait entre Esther et Noémi, confuses et rougissantes sous leurs mantilles, sur les dernières marches de l'escalier d'honneur.

Derrière elles venait le comte Lancelot, dissimulant la tristesse morne qui mettait sur son visage une pâleur livide.

La vice-reine accueillit noblement Mme de Peyl, qui répondit avec une politesse hautaine à ces

avances gracieuses ; elles excusa d'avoir si longtemps gardé la retraite, dit un mot de son deuil, présenta ses filles, qui se montraient naïvement ravies.

Don Folco de Novellera lui offrit la main pour la conduire dans les salons ; elle l'accepta, saluant d'un léger signe de tête son mari, que le docteur Pompée venait d'aborder.

Esther et Noémi admiraient le splendide coup d'œil que présentait l'enfilade des salons, éblouissants de lumières, de dorures, de draperies, et remplis d'une foule compacte de masques travestis avec autant de goût que de richesses.

—On doit étouffer là, dit le comte en montrant à Pompée la galerie de bal, d'où s'échappaient des fusées d'harmonie sonore.

—Pourquoi n'irions-nous pas respirer l'air frais des jardins ? il y a, en bas, nombreuse compagnie. La danse n'a plus d'attraits pour nous, mon cher comte : laissons à la jeunesse le privilège de ce plaisir.

—Savez-vous pour quel motif la signora Stella ?...

—Bon ! allons-nous causer politique ? Sang de moi ! comme dirait ce cher Zadoer.—je ne l'ai point encore vu d'aujourd'hui,—à demain les affaires sérieuses

Et le malicieux vieillard entraîna le gentilhomme vers le large escalier à double rampe, ouvert sur les jardins.

(A continuer.)

— ooo —

LA PETITE MERE

PAR CH. DESLYS.

(Suite et Fin)

VI

L'oncle Jeffs.

Quinze jours plus tard, on peudait la crémaillère dans les maisonnettes neuves, et, la place redevenant libre aux baraquements provisoires, une seconde série d'émigrants arriva. L'oncle Jeffs eut désormais sa classe au grand compt.

Elle était installée dans une des salles de la vieille abbaye : il mettait dans ses enseignements encore plus d'ardeur que par le passé, comme une seconde jeunesse.

Telle était l'école. Quant à la municipalité, on voyait auprès de la chaire, sur une table occupant toute l'embrasure de la fenêtre ogivale, un grand pupitre noir où se lisait deux mots tracés à la craie : *Mairie provisoire.*

Effectivement, c'était là que M. le secrétaire avait déposé les archives, copies d'actes et registres destinés à reconstituer l'état civil du nouveau Rosenwald. Sous ce même nom, les frères Knab avaient obtenu pour la colonie toutes les prerogatives d'une commune indépendante.

Chaque fois que l'oncle Jeffis ouvrait le pupitre, le sourire s'effaçait de ses lèvres et, faut-il l'avouer ? une partie de sa raison s'envolait. Hélas ! que de dates funèbres ! Et c'était ainsi depuis le lendemain du désastre de Reichshoffen, où deux garçons du pays étaient restés, deux de ceux-là que le vieil instituteur appelait ses enfants !

Jamais sa main tremblante n'avait transcrit la formule de mort, jamais, sans que ses larmes fussent en même temps tombées sur la page.

C'est plus fort que moi, disait-il un jour à Jacob Diderich, mais toute sorte de souvenirs me reviennent alors à la mémoire... Une sorte d'hallucination !... Ce grand cuirassier, ce zouave bruni par le soleil d'Afrique, je les revois... Oui, je les revois, non-seulement sous leur glorieux uniforme, mais encore sous la blouse d'écoliers, tout petits, avec leurs cheveux blonds et leurs joues roses !

—Prenez garde, fit le ségare, il y a des mélancolies qui finissent par altérer l'entendement.

—De la folie ! reprit le vieillard. Oh ! non, grâce à Dieu, je continue dignement ma tâche envers les vivants ! Mais, il faut bien en convenir, mes chers morts me préoccupent plus que de raison. Je ne me contente pas d'en évoquer les ombres, je leur parle.... Oui... je leur adresse des mots et des sourires d'amitié.

—Mon pauvre Jean ! Ce brave François !... Ah ! c'est toi, Mathieu ?... "

— Mais c'est le plus souvent avec Rodolphe Muller que je cause ainsi. Notre village est un de ceux qui ont été le plus éprouvés par cette abominable guerre. Elle a pris toute la fleur de notre jeunesse. J'en porte le deuil dans mon cœur et je le fais porter au registre des décès. Voyez plutôt, il est enveloppé d'un crêpe noir."

Certain jour, entre deux classes, l'instituteur, ou plutôt le secrétaire de la mairie, reçut la visite de Christine Strum.

Son vêtement noir la faisait encore paraître plus pâle.

—Ah ! c'est toi, lui dit l'oncle Jeffis qui tutoyait filles et garçons : c'est toi, mon enfant ? Je devine de quoi tu viens me parler. Nous l'aimions bien tous les deux ! Pauvre Rodolphe !

—Je ne puis me faire à l'idée de ne plus le revoir, répondit-elle. On m'assure qu'il a succombé. Mais rien ne le prouve, je ne veux pas le croire. Dites-moi, avez-vous reçu son acte mortuaire ?

—Pas encore. Et j'avais cependant écrit au ministère. On m'a répondu par ce seul mot : "Disparu." Nous savons, hélas ! ce qu'il veut dire.

—Ah ! s'écria Christine, mourir ainsi ! Quand je songe que toute trace est perdue, qu'on ne peut même pas nommer l'endroit... le découragement m'accable !

—Calme-toi, dit le vieillard ; c'est au contraire une belle mort, la mort du soldat chrétien, et l'endroit où il est tombé, la terre où il repose n'a pas besoin d'un nom : cela s'appelle le champ d'honneur !

Elle ne se contenta pas de cet argument héroïque.

—Mais, pour les autres, reprit-elle, vous avez du moins une preuve, un écrit...

—Sans doute, répliqua-t-il en montrant le registre des décès ; voici quasiment leur cimetière, et chaque fois que j'y couche un de ceux que l'ennemi ne nous a pas rendus la page me semble devenir une tombe où l'on peut prier et rêver.

En ce moment, l'un des feuillets s'échappa. Christine, après l'avoir ramassé, le remit discrètement à l'oncle Jeffis. Il y laissa tomber son regard. Une larme aussitôt roula sur sa joue.

—Quel souvenir ! murmurait-il en même temps : c'est le brouillon que j'avais préparé pour votre acte de mariage : Christine Strum ! Rodolphe Muller ! Etiez-vous heureux alors, et méritiez-vous de l'être ! Toi si dévouée, si douce et si pieuse ! Lui si courageux et si bon ! Ah ! des âmes telles que les vôtres ne sont jamais séparées, même par la mort ! Ne me parlais-tu pas d'un tombeau pour lui ? Mais il est au ciel ! On s'y retrouve.

Pendant quelques minutes encore ils causèrent ainsi, le vieillard réconfortant la jeune fille. Elle s'obstinait à garder, tant que l'acte mortuaire n'aurait pas été mis sous ses yeux, une vague et folle espérance.

Et pourtant le doute n'est pas possible. Gaspard avait vu, Gaspard affirmait. De sa bouche même, Christine avait voulu entendre les détails du cruel événement. Elle les redemandait à chaque rencontre et le jeune sergent s'estimait heureux de pouvoir parler de son frère d'armes, de redire combien ils s'étaient aimés. Mina, toujours présente à ces entretiens, y prenait également un vif intérêt.

—Nos parents, avait-elle dit, le considéraient comme un de leurs enfants.

—Il m'appelait son frère, répliqua Gaspard, n'êtes-vous pas un peu mes sœurs ?

Cette sympathie ne tarda pas à devenir une sincère amitié, timide et presque muette chez les deux Alsaciennes, franche et démonstrative chez le jeune Vosgien. C'était sa nature. Il connaissait maintenant l'histoire de la famille Strum, la mort de Jacques, celle de Thérèse, et ce récit, tout en lui rendant les orphelins plus chers avait ravivé l'indignation, les colères endormies dans son cœur de soldat.

Quant aux enfants, ils le chérissaient, surtout les deux plus jeunes. L'ami Gaspard leur apportait toutes sortes de friandises, des joujoux taillés par lui dans quelques morceaux de sapin, de belles images quand ils s'en revenait d'Epinal. Tantôt c'étaient des cabrioles à pouffer de rire sur la mousse de la lisière du bois, tantôt des embrasades par-dessus le treillage de la maisonnette ou de l'école. Un jour Tobie demanda :

—Pourquoi qu'on appelle le maître "oncle Jeffs" ?

—Parce qu'il aime bien les enfants des autres.

—Il n'en a donc pas à lui des enfants ?

—Non.

—Eh bien, toi non plus tu n'en a pas, et tu nous aimes !

—Certes !

—Alors nous devrions t'appeler l'oncle Gaspard ?

—Papa Gaspard ! rencherit encore Benjamin.

Et tour à tour, à la grande joie du sergent, ils lui donnaient ces deux noms.

La moitié de l'été se passa de la sorte. Jacob Diderich s'était associé son fils, qui sans cesse allait et venait pour les affaires de la scierie, notamment à Rosenwald, où les travaux de l'usine se poursuivaient avec une constante activité. Tout devait être prêt à l'automne.

Cette intimité de la famille Strum avec Gaspard, les parents de celui-ci la voyaient sans déplaisir. Au contraire, ils l'encourageaient. La cordiale sympathie du vieux *ségare* ne faisait que s'affirmer davantage encore. Quant à la mère Diderich, elle avait conçu pour Mina, dès le premier jour, une affection, une admiration qui tenaient de l'enthousiasme.

Un matin, devant le jardinet soigneusement cultivé par Fritz, Gaspard rencontra l'oncle Jeffs qui, la main sur la barrière à claire-voie, semblait hésiter à l'ouvrir.

—Qu'avez-vous donc ? demanda le sergent ; seriez-vous porteur d'une mauvaise nouvelle ?

—Entrons ensemble, répondit l'instituteur, et vous verrez, vous m'aidez.

Mina travaillait seule dans la chambre basse.

—Ah ! fit le vieillard, Christine n'est pas là ? tant mieux !

—Pourquoi cela, mon bon oncle Jeffs ? demanda la fillette en lui tendant la main.

Elle souriait, assise devant la fenêtre toute grand ouverte sur le paysage inondé de lumière.

La tête blanche du vieillard branlait plus que de coutume lorsqu'il fit entendre cette réponse, qui sortait comme à regret de ses lèvres :

—Parce que j'apportais à ta

dée et qui va la rendre plus triste encore.

—Ah ! je comprends, dit Mina, l'acte mortuaire...

—Oui. Mieux vaut qu'il soit remis par toi, la mère de famille. Tiens, mon enfant, le voici.

Elle y laissa tomber son regard et, tout étonnée, murmura.

—Mais il est question de mariage là-dedans, oncle Jeffs ? Voyez plutôt... Christine Strum...

—Ah ! je me serai trompé, dit Jeffs. C'est ce projet que j'avais gardé, que je veux garder encore... comme un souvenir de nos rêves de bonheur !

Il venait de reprendre la fenille et, tout en la faisant disparaître dans sa poche, il poursuivit :

—Tu comprends, elle était dans le registre, où j'aurai laissé l'autre. Je te l'apporterai ce soir. Ah ! décidément, la tête n'y est plus, fillette !

Elle ne l'écoutait plus. Absorbée dans sa tristesse et comme se parlant à elle-même :

—Pauvre Rodolphe ! disait-elle à demi-voix. pauvre Christine ! Son fiancé, son père, sa mère, ils lui auront tout pris.

Gaspard, qui se tenait dans l'ombre, ne put retenir une imprécation à l'adresse des Allemands.

—N'oublions pas, interrompit Mina, que l'Évangile nous commande le pardon, même envers nos plus cruels ennemis.

Rien de généreux, rien de doux et de chrétien comme l'expression mise dans cette réponse par la fille de Thérèse et de Jacques.

La petite Lisbeth, qui jouait près de la fenêtre, s'écria tout à coup :

—Oh ! la belle voiture, et le beau monsieur dedans.

Elle désignait une calèche découverte qui, passant sur le chemin, se dirigeait vers l'usine. Le cocher, sans doute pour quelque renseignement, avait modéré l'allure de ses chevaux. Dans l'intérieur, en pleine lumière, on apercevait le maître. Il était seul, il portait l'uniforme badois : un officier, à la barbe d'un rouge fauve.

Le département des Vosges étant encore occupé par l'ennemi, une pareille visite n'avait rien dont il fut permis de s'offenser. Déjà quelques-uns de ces messieurs étaient venus se promener jusqu'à Gérardmer, mais c'était la première fois

que Gaspard Diderich les rencontrait sur son chemin.

Il eut un mouvement, un cri de colère.

L'oncle Jeffs se précipita vers lui, l'engageant du geste à se contenir.

Puis, à voix basse, et tandis que la calèche disparaissait :

—Songez, lui dit-il, mais songez donc que la paix est faite, et que nous sommes encore leurs otages ! une insulte, une menace, et les têtes chaudes de la colonie s'ameuteraient peut-être contre cet homme. À quoi bon ? Ce serait attirer la foudre !

—Vous avez raison, répondit le sergent. certaines folies ne sont excusables qu'à la condition de ne compromettre que soi seul.

Ce fut Mina qui cette fois intervint :

—Et votre mère, dit-elle, votre père ? Les oubliez-vous donc ? Oubliez-vous tous ceux qui vous aiment ?

En même temps elle lui tendait la main.

—Bonne petite Mina, dit-il, ne me grondez pas ! C'est justement parce que je pensais au chagrin de votre sœur Christine que cette rage m'a pris. Une tentation de vengeance, une fatalité !

Et, brusquement, il s'éloigna.

—Heuh ! heuh ! fit l'oncle Jeffs en branlant la tête, il faudra prévenir l'ami Jacob d'avoir à surveiller son fils. Ou ma vieille expérience me trompe, ou le feu sombre qui a passé tout à l'heure dans le regard du sergent nous annonce un prochain orage !

Mina, frappée de cet horoscope, s'élança au dehors pour rappeler Gaspard.

Il avait disparu.

VII

Homicide point ne seras.

Mina, vaguement inquiète, s'était remise à l'ouvrage, mais l'aiguille tremblait encore dans sa main.

Tout à coup, sans qu'elle en eût remarqué l'approche, une ombre se dressa devant elle.

C'était le curé de la colonie.

—Mon enfant, lui dit-il, on m'a chargé pour toi d'une mission délicate.

— Qui donc cela, monsieur le curé ?

— Un étranger, un Allemand... Tu l'as peut-être vu passer tout à l'heure...

— Oui ; eh bien ?

— Eh bien, ma fille, c'est un des acquéreurs de l'usine des frères Knab.. Tu sais, celle d'Alsace. Il en apportait le dernier paiement. Il voudrait y joindre une indemnité pour ceux qui ont eu à souffrir du bombardement de Rosenwald.

— Mais ceux-là, monsieur le curé, c'est nous.

— Justement. Les frères Knab n'ont rien voulu entendre de cette oreille : et, pendant que s'établissaient les comptes, il est venu me trouver. Tu comprends ?

— Non. Pas encore.

— Alors je vais m'expliquer plus clairement. Écoute jusqu'au bout, fillette. Le détachement qui attaqua le village était commandé par un de nos associés, qui se trouve être aussi son parent. Pour ne rien dissimuler, je crois que c'était lui-même. Il n'a pas l'air d'un méchant homme, il était vraiment très-ému. En apprenant qu'ils avaient fait deux victimes, une mère, un père de famille, l'âme de celui qui commanda le feu s'est prise de pitié, un remords le poursuit... Il serait heureux que les orphelins voulussent bien accepter comme réparation... Mina ne laissa pas achever la phrase.

Elle s'écria :

— De l'argent ! On ose nous offrir de l'argent !

Avec un geste paternel, le prêtre lui imposa silence.

— Permits-moi de te faire observer, mon enfant, que tu n'es pas seule en cause, et que la guerre vous a complètement ruinés... Songe à tes sœurs, à tes frères. As-tu bien le droit de refuser pour eux ?

— Ce droit, répliqua fièrement l'orpheline, ma mère me l'a donné. " Tu me remplaceras ! " tel fut son dernier vœu. Avant de quitter le pays, nous sommes tous allés au cimetière, et là, sur la tombe où notre père repose avec elle, nous nous sommes rappelés toutes les recommandations qu'elle nous fit à l'heure de sa mort... Une nouvelle promesse de lui obéir s'est échangée entre ses enfants. Dieu les protégera... Avec l'aide de Christine et de Fritz, j'élèverai les deux plus

jeunes, et ceux-ci travailleront à leur tour avec nous pour refaire le patrimoine de la famille... La colonie, d'ailleurs, ne nous a-t-elle pas adoptés ? Voilà le secours qui s'accepte.

— D'accord ! reprit le curé, mais réfléchis encore... Peut-être s'agit-il d'une somme importante. Oh ! j'en ignore le chiffre et n'ai voulu t'apporter qu'une prière. Il va repasser devant cette fenêtre. Que je lui fasse un signe, il viendra... Veux-tu ?

— Non ! répondit-elle avec une résolution qui ne permettait pas d'insister davantage, non, monsieur le curé. Le sang d'un père et d'une mère ne se rachète pas... Il me semble que cet argent-là nous porterait malheur !

— Mais s'il le donnait en votre nom ?

— A qui ?

— A quelques-uns de nos compatriotes... à ceux qui sont retenus là-bas par la vieillesse et par la misère.

— Oh ! quant à cela, oui !

— Tu m'autorises donc à lui dire que vous ne le maudissez pas ?

— Vous m'avez enseigné le pardon, et tout à l'heure encore je priais Dieu pour eux tous.

Un roulement de voiture s'entendit sur le chemin.

— Mais je ne puis oublier !... ajouta-t-elle vivement. C'est lui ! Je ne veux pas le voir. Empêchez qu'il ne revienne.

Le curé sortit de la maison.

A quelques pas, la calèche arrivait, se ralentissant déjà.

Un geste négatif fit comprendre à l'officier badois qu'il ne devait pas s'arrêter.

Mais le ministre du Christ s'approcha suffisamment pour lui répéter au passage les paroles de la fille de Thérèse et de Jacques.

Puis, avant de s'éloigner à son tour, il retourna vers elle et, trop ému pour lui témoigner autrement sa satisfaction, il l'embrassa, il la bénit.

Mina ne s'était pas encore remise de son trouble, lorsque Fritz apparut joyeusement sur le seuil.

Elle l'interrogea :

— D'où viens-tu donc, coureur ?

— Eh ! tu le sais, petite mère ! La menuiserie chômant ce matin, ne m'avais-tu pas donné la permission

d'une pêche aux écrevisses ?... Rafle générale dans le ruisseau des Grandes-Roches, et j'en arrive. Même que je viens d'y rencontrer l'ami Gaspard.

— Gaspard, que faisait-il par là ?

— Je ne sais pas. Contrairement à son habitude, il a semblé vouloir m'éviter. A peine l'ai-je entrevu disparaissant vers la forêt. Une chasse à l'aflût, peut-être. Mais non, car il n'avait pas son fusil.

Tout en parlant ainsi, Fritz déposait dans la cuisine le produit de sa pêche.

Sa sœur l'avait suivi ; un secret instinct la rendait curieuse.

— Est-ce là tout ce que tu as remarqué, demanda-t-elle, et n'avait-il pas d'autres armes ?

— Au fait, dit Fritz, tu me le rappelles, il cachait sous sa veste quelque chose de brillant... peut-être des sabres.

Ce dernier renseignement fut un trait de lumière pour la jeune fille.

Elle s'écria :

— Ah ! je m'en doutais. Il est allé l'attendre, il veut nous venger ! Fritz, va me chercher Martin et courons, partons... Mon Dieu ! faites que je n'arrive pas trop tard pour empêcher un malheur !

L'âne, aussitôt prêt, reçut sa gracieuse monture et partit au grand trot. On eût dit que, stimulé par sa jeune maîtresse, il comprenait l'urgence du danger.

Cependant Fritz, qui le suivait en courant, demandait une explication.

Les réponses de Mina ne s'adressaient guère qu'à ses propres craintes :

— S'il le tue, ce seront de nouvelles persécutions... le ravage de la colonie ! L'autre mois, à la suite d'une agression pareille, un hameau fut brûlé par eux... Ils sont encore nos maîtres... Ils sont toujours implacables !...

Un peu plus loin, comme on passait devant la scierie Diderich :

— Et si Gaspard succombait ! s'écria-t-elle avec effroi ; quel deuil pour ses parents qui nous témoignent tant de bonté, tant d'amitié.

De lui-même, et comme s'il eût compris, Martin courut encore plus vite.

On ne tarda pas à s'approcher de la bifurcation des deux routes. À gauche celle des voitures, qui s'élève

en longs détours jusqu'à la Schlucht; à droite, celle des piétons, qui côtoie d'abord les deux lacs, grimpe en raccourci vers la même hauteur.

Au point d'intersection, une buvette forestière s'offre aux voyageurs.

Mina, non sans un soupir de soulagement, reconnut devant le cabaret la calèche arrêtée.

Sous la tonnelle était assis le cocher, buvant une bouteille de vin d'Alsace.

Fritz se chargea de lui demander ce qu'était devenu son maître.

— Il a pris par le chemin des lacs, répondit le serviteur. Une promenade... et sans doute à loisir, car nous ne devons nous rejoindre là-haut que ce soir.

Déjà la jeune fille s'engageait dans la route.

Cette route, nous l'avons précédemment décrite. D'un côté la rive, dont parfois elle s'éloigne, coupant en droite ligne quelques promontoires; de l'autre la forêt, avec ses nombreux sentiers qui se perdent aussitôt sous les branches. Comment savoir si le promeneur ne s'était pas laissé tenter par l'un d'eux?... Et, dans cette hypothèse, lequel choisir?

Personne à qui se renseigner. Le lac et ses bords semblaient complètement déserts.

Afin d'épargner au lecteur l'embaras dans lequel allait se trouver Mina, rétrogradons pour prendre à son point de départ la piste de celui qu'elle poursuivait.

Gaspard, au sortir de la maisonnette, avait rejoint la calèche stationnant devant l'usine et, pour connaître les desseins du maître, il s'était adressé au valet:

— Voici des chevaux bien chauffés. Grande sera leur fatigue s'ils doivent retourner le même jour à Munster!

— Oh! fit le cocher, nous nous reposerons en bas de la côte, puis à la Schlucht.

Le sergent n'avait pas besoin d'en savoir davantage. Il regagna par des chemins détournés la maison paternelle, en ressortit avec les armes entrevues par Fritz, dont il ne put éviter tout à fait la rencontre, et, s'embusquant à la pointe qui sépare les deux routes, il attendit.

On se rappelle que la moins fréquentée fut choisie par le Badois. Il s'y engageait seul, à pied. Ce qui simplifia le projet de Gaspard.

Après une attente de quelques minutes, il s'élança sur ses traces.

Le chemin descend d'abord, puis remonte vers un premier sommet d'où s'allonge, vers la droite, une sorte de cap hérissé de grandes roches et de végétations sauvages.

A son extrémité, derrière un bouquet de sapins, ce n'est plus qu'une étroite falaise surplombant le lac.

On appelle cet endroit le *Belvédère*; un poteau indicateur se trouve à l'entrée du sentier.

L'Allemand y monta.

— A merveille, se dit Gaspard qui, bondissant au plus court vers la hauteur, apparut tout à coup, pâle et la provocation déjà sur les lèvres, aux yeux de l'officier badois.

Tout d'abord ils se regardèrent en silence.

Puis, celui-ci, avec une surprise un peu hantaine:

— Que demandez-vous? Qui donc êtes-vous?

Cette réponse ne se fit pas attendre:

— Un soldat de Metz, un prisonnier de Silésie. Ce que je demande? Voici des armes qui vous répondront pour moi...

Et comme son adversaire ne bougeait pas:

— J'espérais me faire comprendre, ajouta-t-il avec l'accent de l'ironie. Auriez-vous peur?

L'autre releva fièrement la tête, et, toisant à son tour celui qui l'outrageait:

— Ainsi, fit-il sur le même ton, c'est un guet-apens?

— Non, vous le voyez bien, c'est un duel, répliqua Gaspard qui ne se contenait qu'avec peine.

Avec une certaine dignité, le Badois formula cette observation:

— Vous oubliez, mon cher monsieur, que la partie ne serait pas égale entre nous.

— Pourquoi cela?

— Parce que je ne risquerais que ma vie, et que vous bravez pour les vôtres de terribles représailles...

— Ah! oui, vos représailles... on les connaît. Mais j'ai tout prévu. Regardez cette eau profonde... Un cadavre alourdi de quelques pierres n'en ressortirait pas.

Le geste de l'Allemand attesta qu'il avait compris.

— Mais c'est très ingénieux, dit-il. Un duel à l'américaine, un combat de sauvages! Et vraiment le cadre s'y prêterait. Ne dirait-on pas que nous sommes au milieu d'une forêt vierge, en plein désert?

Et, dans son flegme tudesque, il dédaignait le cartel pour admirer le paysage.

— Rien de merveilleux, en effet, comme ce panorama. On domine le lac et ses verdoyantes rives; on est entouré de montagnes jusqu'au sommet desquelles la flèche altière des sapins se mêle aux splendides frondaisons des hêtres et des chênes. Parmi tout ce feuillage diversement nuancé, quels jeux de lumière! Dans cette solitude, quelles harmonies! C'est à se croire dans un monde inconnu, chez les Mohicans et les Comanches.

Cependant Gaspard s'était emporté:

— Trêve de raillerie! En voyant souffrir et mourir mes camarades, un surtout que j'aimais comme un frère... je m'étais juré de saisir la première occasion de vengeance. Ce serment, tout à l'heure encore je le renouvelais à Rosenwald... Il v a là des exilés, des orphelins... Vous êtes passé, je vous ai suivi... Nous nous battons, dussé-je pour vous y contraindre...

— Oh! pas d'insultes! interrompit son adversaire. Écoutez-moi pendant cinq minutes... Après, nous verrons.

— Cinq minutes, soit mais pas davantage! Je vous écoute!

Ce fut presque un plaidoyer. Qui donc avait déclaré la guerre? Une victime de plus changerait-elle rien à ses résultats? Était-on coupable parce qu'on avait rempli son devoir? La haine est mauvaise conseillère, et celui qui parlait se cita lui-même en exemple. Il se repentait d'avoir fait tirer le canon contre un village d'Alsace, contre Rosenwald... et, de son propre mouvement, il venait d'offrir, il offrait encore aux orphelins une réparation qu'il serait heureux de leur voir accepter.

— C'était donc vous? s'écria Gaspard. Assez causé! Je ne veux plus rien entendre. Nous sommes deux soldats qui représentons chacun notre pays, et voilà des armes.

Il se peut que ce soit une folie, mais je n'en démordrai pas. Mon sang bout ! En garde !

Un dernier geste de relas acheva d'enflammer sa colère. Il injuria, il menaça l'officier Badois. A bout de patience, celui-ci bondit sur l'autre sabre, et le combat s'engagea.

Des les premières passes, le Français sentit qu'il avait affaire à forte partie. Attaqué violemment, il dut se tenir sur la défensive. Une légère blessure l'exaspéra. La lutte devint furieuse des deux parts. Malheur à celui qui s'oublierait le premier.

Ce fut l'Allemand. Désarmé par un coup de maître, saisi brusquement à la gorge et terrassé du choc, il voyait déjà l'arme ennemie menacer sa poitrine.

Tout à coup Mina parut sur une roche en s'écriant :

—Gaspard, ne le tue pas : je ne veux pas que tu nous venges !

Le vainqueur obéit, le vaincu se releva, remerciant du regard celle qui venait de lui sauver la vie.

—A Dieu seul, ajouta-t-elle, appartient le droit de punir...

—Oh ! murmura-t-il, si vous consentiez...

—Tout ce que je demande, interrompit Mina, c'est le silence.

—Je me tairai, promit le Badois qui, plein de confusion, disparut.

VIII

Six mois d'hiver.

Vers le milieu de septembre, l'état de l'usine permit d'ouvrir la plupart des ateliers. Chacun y retrouva son travail habituel. Fritz lui-même eut un emploi.

Il en pouvait être ainsi de Mina : mais, dans son ardent désir de reconstituer l'épargne de la famille, elle avait imaginé déjà le moyen de gagner plus d'argent.

Ceci demande quelques explications. Gérardmer, nous l'avons dit, est l'une des communes les plus disséminées, les plus étendues de France. Sur le vaste territoire relevant du bourg et que coupent des vallons et des bois, ce ne sont que hameaux, groupes de chalets, fermes isolées jusqu'au sommet des montagnes. Aucun colporteur ne s'y hasarde, craignant sans doute

d'en être pour ses frais. Comment donc les ménagères s'approvisionnent-ils de tous ces menus objets indispensables et qui s'oublent souvent les jours de marché?... Tel fut le problème que notre héroïne s'ingénia à résoudre. Les dames Knab administraient le bazar de la colonie ; elle en obtint à prix marchand de la mercerie, de la bimbeloterie, quelques joujoux, des images d'Épinal, et disposa cette petite pacotille sur la bâtière de Martin, qui se prêta de bonne grâce à devenir une boutique ambulante. Sa jeune maîtresse le conduisait. Hue donc, mon âne !

Certes, il devait en résulter un grand surcroît de fatigue pour la fillette. Mais s'inquiète-t-on de cela quand la volonté vient du cœur ? Levée chaque jour avant l'aube, Mina ravitaillait la maison, habillait les enfants, garnissait leurs paniers pour l'école et revenait en toute hâte pour achever le ménage. Elle se mettait ensuite en campagne, étendant de plus en plus son petit négoce. Une pareille initiative de la part d'une aussi jeune trafiquante avait d'abord surpris les gens, mais sa gentillesse et son bon courage lui concilièrent bien vite toutes les sympathies. Ce fut à qui fêterait son arrivée, à qui lui réserverait la meilleure emplette. L'étalage de Martin n'y suffisait plus. Partant, de gros bénéfices, et qui redoublèrent encore l'ardeur de la marchande.

Le curé, l'instituteur, le *ségare* et son fils, tout le monde l'avait applaudie dès le premier jour et lui souriait au passage. La bonne Gertrude, qui la chérissait de plus en plus, manifesta seule quelque inquiétude.

—Mon enfant, disait-elle, je n'aime pas à te voir ainsi courir les bois. Si tu faisais quelque mauvais rencontre ! Il y a tant de gredins, sans compter ceux qui sont de véritables loups. Souviens-toi de l'histoire du Petit Chaperon rouge.

—Bah ! ripostait gaiement la fillette, le bon Dieu me garde. Ce qu'il garde est bien gardé.

Vers la Toussaint, Jacob se mit à son tour de la partie :

—Gare à l'hiver, ma mignonne ! Il est rude chez nous, et précoc. Tiens, voici déjà les brouillards.

Pour tout argument, elle lui montrait la recette de la veille et calculait d'avance celle du lendemain.

—Que cette veine se continue, disait-elle, et nous aurons bientôt dans la tirelire une épargne égale à celle que nous a prise la guerre. Comment voulez-vous que je m'arrête en si bon chemin ? Ne suis-je pas une mère de famille ? Il faut que j'économise pour mes enfants. Quelle joie si je pouvais les doter un jour !

Par bonheur, l'automne fut très-doux cette année-là. Mais enfin les froids arrivèrent et la neige couvrit les chemins.

L'intrépide colporteuse allait tous les jours. Elle avait risqué de forts achats en vue des étrennes et voulait écouler toute sa marchandise.

—C'est le moment ou jamais, disait-elle.

Une vraie spéculation.

Noël approchait. La veille encore de ce grand jour, alors que les vieux sapins eux-mêmes grelottaient sous la bise, on la vit traverser le lac sur la glace pour couper au plus court. On l'attendait.

Le soir, au retour, les riverains remarquèrent qu'elle chancelait en marchant. Plusieurs fois elle dut s'appuyer sur Martin, dont les naseaux hérissés de givre fumaient dans la brume. Les paniers de l'âne étaient vides, mais les forces de sa jeune maîtresse étaient complètement épuisées.

Elle tomba sur le seuil. Un frisson la prit. Ses dents claquaient. Fritz courut chercher le médecin. Il ordonna le lit, la chaleur : il paraissait inquiet, mais ne se prononça que le lendemain. C'était une fluxion de poitrine.

Christine quitta tout et vint s'installer au chevet de sa sœur malade.

—Elle ne s'est que trop devouée pour nous tous, dit-elle ; à mon tour.

Pendant plus de six semaines, on trembla pour les jours de Mina. Elle se remit enfin, mais la convalescence fut longue et plusieurs fois compromise par des imprudences. Son activité ne tolérait pas le repos. Dès qu'il lui revenait un peu de force, elle en abusait pour travailler dans la maison : le travail était sa vie. Une reclute plus grave

eut lieu vers le printemps. Ce mot terrible fut prononcé : *phthisie* ! L'âme n'avait-elle pas usé le corps ?

Voilà plutôt la pauvre fillette. Elle est assise sur une chaise longue, auprès de la fenêtre, où se jont le soleil d'avril. Sa pâleur est telle qu'on dirait une mourante. Des oreillers soutiennent sa tête à l'abandon. L'étiollement du visage fait paraître les yeux plus grands, plus expressifs. Il y a quelque chose de céleste dans ce regard et dans le sourire qui l'accompagne.

Toute la famille est là : c'est un dimanche. On se groupe autour de la jeune malade, on s'efforce de la distraire.

Gaspard, qui chaque jour lui rend visite, se tient à l'écart et contemple avec émotion ce touchant tableau.

De temps en temps Mina lui adresse un signe d'amitié. puis elle se retourne vers Christine, qui travaille à l'aiguille auprès d'elle.

Les enfants, tantôt à ses pieds, tantôt dans le jardin, s'amuse sans bruit, comme par crainte de la réveiller. Elle les rappelle et les caresse tour à tour.

Une de ses grandes joies, c'est de réchauffer aux doux rayons qui lui viennent de la fenêtre ses blanches mains amaigries et presque transparentes sous cette lumière. L'aspect du paysage ne lui causant pas moins de plaisir, on ne tarda pas à l'entendre murmurer :

— C'est bon, le soleil, et c'est gai, le printemps ! Quel dommage de ne pouvoir reprendre nos courses avec Martin ! Je suis sûre qu'il s'ennuie de moi. Si je recouvrais la santé, nous finirions à nous deux par ramasser une petite fortune. Ah ! c'était mon rêve !

— Il se réalisera, dit Christine, mais grâce à nos efforts réunis, ma bien-aimée sœur. Je ne revendique pas mon droit d'aïnesse, mais une part égale au moins dans la maternité.

En même temps elle se levait pour l'embrasser.

— Oui, répliqua Mina, oui ce n'est pas le bon vouloir qui te manquera, ni le courage... et si Dieu me rappelle à lui, je serai bien remplacée. Tu le vois, cependant la tâche est lourde et l'on y succombe... Il faudrait être deux. Quel

malheur que Rodolphe ne soit plus là !

A ce nom, Christine eut un mouvement douloureux.

— Je t'ai fait de la peine, dit la jeune malade. Pardonne-moi !

— Crois-tu donc, murmura sa sœur, que son nom prononcé fasse que je pense davantage à lui ?

Rien de sincère, rien de touchant comme cette réponse de la fiancée-veuve. C'était une de ces chrétiennes et placides natures ayant la pudeur des larmes, et qui, loin de manifester leurs regrets, les cachent au fond du cœur et n'y restent que plus fidèles.

— Tout ce que je voulais dire, reprit Mina, c'est que nos enfants grandiront et qu'une mère ne leur suffira plus. Ils auraient besoin d'un protecteur, ils auraient besoin d'un père !

Fritz interrompit.

— Je serai là, dit-il.

Mina se contenta de sourire et regarda Gaspard.

Gaspard regardait Christine.

Or il advint que le soir de ce même jour, à la scierie, Gertrude dit spontanément à son fils :

— Est-ce que tu ne songes pas au mariage ? Une jeune femme, chrétienne et brave, réjouirait la maison.

— Bravo ! s'écria Jacob ; et toi mon garçon, qu'en penses-tu ? Ta mère a parlé pour nous deux. Je prends de l'âge et souhaiterais avoir des petits-enfants, beaucoup de petits-enfants, pour me grimper aux jambes et tirer ma barbe grise !

Le sergent, jusqu'alors pensif, releva brusquement la tête et répondit :

— En voulez-vous tout de suite, mon père ? et presque une demi-douzaine, et des plus gentils qui soient au monde ?

— Qu'est-ce à dire ? fit le ségare. Voudrais-tu donc épouser une veuve ?

— Oui, mais veuve seulement d'un souvenir, et qui s'appelle Christine Strum !

— Jarni ! s'écria Jacob, voilà qui me surprend. J'aurais dû m'en douter.

— Moi, c'est différent, dit Gertrude, et cet aveu-là, mon ami, je le sentais venir.

Son fils lui sauta au cou :

— Par ainsi, j'ai ton assentiment,

bonne mère ? Et toi, père, quelle est ta réponse ?

Le ségare but un grand verre de vin. C'était sa manière de réfléchir. Puis, après un temps :

— Au fait pourquoi pas ? Nous ne saurions trouver une bru plus avenante. Pas de dot, à la vérité. Mais tu t'en souviens, Gertrude, après la noce, il ne nous restait guère que cent écus. On est jeune, on travaille et, avec l'amour de Dieu, plein le cœur, on est heureux ! Quant aux miches, ça me flatte d'un côté, car je les aime ! De l'autre pourtant, lourde charge. Bah ! franchement acceptée, elle te portera bonheur. Je consens donc, et dès demain nous endosserons la veste du dimanche pour aller à Rosenwald.

Le lecteur se figurera sans peine la joie de Gaspard et les beaux projets d'avenir qui s'ébauchèrent ce soir-là dans la maison Diderich.

IX

Coup de foudre.

Lorsque Jacob et son fils se présenterent chez la jeune malade, sa sœur aînée se trouvait auprès d'elle.

— Tenez-lui compagnie, ne tardez pas à dire Christine ; il faut que je sorte.

— A merveille ! répliqua le ségare, et ne vous pressez pas de revenir. Nous avons précisément un sujet de causerie qui l'intéressera.

Christine, sans en demander davantage, les laissa seuls avec Mina.

En face de son fauteuil, ils s'assirent gravement.

— Que se passe-t-il donc ? fit-elle en les regardant tour à tour. Vous paraissiez embarrassés tout à l'heure et voilà maintenant un air de cérémonie.....

— Nous prenons l'air qui convient à la chose, répondit Jacob. Il s'agit d'une affaire sérieuse et qui se traite d'ordinaire entre grands parents. Or, dans la circonstance, les grands parents, c'est moi d'un côté, de l'autre c'est toi fillette.

— Voyez-vous ça ? dit-elle avec un sourire.

— Je vais bien te surprendre, reprit le ségare ; mais c'est la coutume vosgienne, en pareil cas, de

s'expliquer franchement. Ouvrez l'oreille.

Puis, avec un grand salut :

—Madame la mère de famille, j'ai l'honneur de te demander, pour mon fils ici présent, la main de ta sœur Christine.

Mina ne parut nullement surprise. Au contraire, ce fut avec un soupir d'allègement, ce fut avec un joyeux regard levé vers le ciel qu'elle murmura :

—Enfin, sainte Vierge, soyez bénie pour avoir exaucé mon vœu.

—Qu'est-ce à dire ? fit le bonhomme ; est-ce que par hasard, ainsi que la mère Diderich, elle aurait pressenti le pot au roses ? Oh ! les femmes ! les femmes ! elles ont pour lire au fond du cœur des yeux qui nous manquent.

—Oui, dit Mina, surtout celles qui se sentent rappelées vers Dieu. Il leur donne alors comme une seconde vue. J'avais tout deviné depuis longtemps. Que de fois, pendant mes longues insomnies, que de fois, dans ce fauteuil où je rêve éveillée, cette vision m'était apparue de Gaspard adoptant, protégeant ceux qui allaient redevenir orphelins ! Oh ! maintenant, je mourrai tranquille !

—Mourir ! se récria Jacob ; veux-tu bien te taire ? Mais je te le défends, mais je veux que nous dansions ensemble au bal de nocce !

—Oh ! fit la jeune malade dont l'enthousiasme tombait déjà, oh ! la nocce, elle n'est pas encore faite !

Déjà le front du ségare se rembrunissait :

—Penses-tu donc, demanda-t-il, que mon fils soit refusé par ta sœur ?

Ce fut Gaspard qui se chargea de répondre :

—Je comprends la pensée de Mina, dit-il. C'est elle seule qui doit parler à Christine. Moi, jamais, pas un mot ! Ses regrets, ses scrupules me seront sacrés. Dites-le-lui, Mina. Que rien dans ma demande ne la blesse ni ne l'offense. Ce n'est pas un mari qui s'offre, c'est un frère.

—Un frère pour nous tous, répondit-elle, et j'ajouterai que, si l'ombre de Rodolphe pouvait être consultée sur ce mariage, il y souscrirait, il y sourirait du haut du ciel. Oui, tout ce qu'il faut dire à Christine, je le lis dans vos yeux.

Gaspard, et j'en serai la fidèle interprète. Ah ! si nous pouvions réussir ! Mais il faut de grands ménagements. Ce sera peut-être un peu difficile, un peu long : prenez patience.

En effet, aux premières ouvertures de Mina, Christine fut révoltée jusqu'au fond de l'âme. Sa sœur n'insista pas, mais revint à la charge le lendemain. Gaspard n'était-il pas le plus noble cœur qui fût au monde ? Il avait été l'ami de Rodolphe, et c'était au nom de ce souvenir même qu'il se présentait comme héritier de son dévouement à toute la famille. Les morts ne sont pas jaloux ; quinze mois s'étaient écoulés depuis que celui-là dormait sous la terre étrangère. L'instinct des enfants semblait ratifier d'avance cette union. Quant à la pauvre malade, elle n'avait pas le temps d'attendre. Ce serait pour elle une joie suprême, et peut-être la guérison. Le bonheur ne fait-il pas des miracles ?

En dépit de tous ces arguments, de toutes ces prières renouvelées chaque jour, Christine demeurait inflexible. Mais l'idée de ce mariage ne la révoltait plus, touchée qu'elle était d'ailleurs par la délicate réserve de Gaspard. Rien en lui ne trahissait son espérance. Il attendait, venant comme par le passé. Un ami, un peu moins empressé, quelquefois triste. Les enfants, à qui rien n'échappe, s'en aperçurent et redoublèrent pour lui d'affection. Souvent leurs regards naïfs se tournaient vers la sœur aînée comme un reproche. Et pourtant elle résistait toujours.

Il fallut une sorte d'entraînement providentiel pour la décider enfin. La rivière, endiguée, retenue pour concentrer ses forces motrices, formait maintenant aux approches de l'usine un bassin profond. Tobie et Benjamin jouaient imprudemment sur ses bords. Le plus jeune y tombe. L'autre, épouvanté, ne voyant personne accourir à son appel, se jette follement au secours de son frère. Ils sont entraînés par le courant, ils vont périr. Un homme survient : c'était Gaspard. Il se précipite et les rattrape presque sous la grande roue de l'usine, qui tournait en ce moment. La mort semble certaine pour eux, pour lui-même. Un prodige d'a-

dresse et de courage est réalisé par le sergent, qui les arrache au gouffre et les rapporte à la maison. Quelle scène ! Christine et Mina s'empressent autour des petits naufragés. Benjamin est évanoui. Il rouvre les yeux, reconnaît son sauveur, et, lui jetant les bras au cou :

—Papa ! papa !

Tobie l'imita en répétant :

—Papa Gaspard !

Mina saisit la main de sa sœur et la plaça dans celle du sergent. Christine ne retira pas la sienne.

Un mois plus tard, les bans étaient publiés.

C'était le premier mariage qui se célébrerait dans la colonie. Personne qui n'y voulût applaudir, hormis cependant l'oncle Jeffs.

Lorsqu'on lui remit entre les mains les papiers de Gaspard Diderich :

—J'ai ceux de Christine Strum, dit le vieil instituteur, et l'ancien acte aussi. Nous n'aurons qu'à le recopier en changeant les noms. Pierre Rodolphe ! Ah ! c'était pour moi comme un fils !

Le grand jour arriva. Personne ne manqua à la fête, dont les joies bruyantes étaient exclues ; mais une satisfaction cordiale brillait dans tous les yeux.

Personne, avons-nous dit. Il faut ajouter : pas même Mina.

Mina sauvée, transfigurée. Le miracle qu'elle espérait se réalise. La nature et la jeunesse avec l'aide de Dieu ont triomphé de la maladie. En pareil cas, les forces vitales reviennent promptement. Ainsi qu'un arbrisseau courbé par l'orage, la jeune fille s'est redressée, frêle encore, mais déjà grande par l'épreuve. Il ne lui manque plus que les couleurs de la santé pour être tout à fait remise. On sent que ces derniers mois de crise lui ont compté double ; ce n'était qu'un enfant, la voici presque une femme. Elle touche à ses quinze ans.

La mère Diderich lui donne orgueilleusement le bras, et son regard semble dire à tous ceux qui les saluent, qui leur sourient au passage : Celle-là aussi, c'est ma fille !

Quelques minutes après que le cortège eut disparu dans la maison d'école, mairie provisoire, un jeune soldat débouchant sur l'emplacement de la colonie par la route de

l'Est. Il semblait harassé de fatigue et vivement ému ; son uniforme usé jusqu'à la corde, ses traits amaigris et décolorés, une cicatrice qui se voyait à son front, tout en lui rappelait ces pauvres prisonniers que l'on avait vu revenir, l'année précédente, du fond de l'Allemagne.

Arrivé devant la chapelle, il fit halte, se découvrit, et, voulant réserver à Dieu sa première visite, il entra dans l'église.

La noce ne tarda pas à sortir de la mairie, se dirigeant vers le porche.

Tout à coup, sous la vieille ogive, le curé du village apparut, tout agité, tout palpitant d'une indicible émotion.

Il amenait, il montrait le soldat au front balafré.

C'était Rodolphe !

X

Le livre de la loi.

Nous renonçons à peindre ce qui s'ensuivit, la stupeur des uns, la joie des autres.

Gaspard fut de ceux-ci. Oubliant tout le reste, il s'était élancé au cou de son ancien frère d'armes.

Avec ce cri douloureux, Rodolphe l'écarta de ses bras :

—Toi ! toi !... le mari de Christine !

—Allons donc ! se recria Gaspard, M. le curé, grâce à Dieu, n'avait pas encore béni le mariage, et c'est le seul qui soit indissoluble. Quant à l'autre... et l'on t'en racontera l'histoire, nos signatures ne sesont pas encore séchées sur l'acte civil. Courons les effacer au plus vite.

En même temps, il se précipitait vers la maison d'école.

L'instituteur et le maire se trouvaient encore là, le registre était encore ouvert sur le pupitre.

D'une voix haletante, Gaspard exposa ce qui venait d'avoir lieu.

—Vous comprenez ? dit-il, rien de fait ! Rodolphe est vivant, Rodolphe nous est rendu ! Je lui rends tous ses droits, sa fiancée, sa femme !

—Hélas ! déclara le maire, c'est maintenant la tienne, et rien ne saurait vous désunir. L'acte est inscrit sur le livre de la loi.

Un frémissement d'angoisse courut dans la salle, que venait d'envalhir la foule entourant Rodolphe, au bras duquel l'oncle Jeffs délirait de joie.

Gaspard était resté stupéfait. Puis, s'emparant du registre, et comme s'il eût voulu l'anéantir au feu de son regard :

—Quoi ! s'écria-t-il, parce que nos deux noms se trouvent accolés sur cette page !

Il s'arrêta tout à coup, la bouche béante, le regard étrangement radieux :

—Mais non ! non, je ne suis pas fou !... Lisez à votre tour, lisez... Christine Strum, Rodolphe Muller ! Ah ! c'est écrit !...

L'oncle Jeffs s'était approché, regardait :

—Dieu soit loué de mon erreur ! dit-il enfin ; j'avais recopié l'ancien acte sans changer les noms !

—Cas de nullité ! crièrent plusieurs voix, dont, bien entendu, celle de Gaspard.

—A savoir ! répondit le maire ; on verra !

XI

A chacun la sienne.

Personne encore n'avait songé à s'enquérir du mystère de la résurrection de Rodolphe. En voici l'explication :

Les uhlands demeurés sur la frontière autrichienne pour l'euterrement des morts avaient vendu son cadavre à un médecin galate qui se livrait à des expériences sur les blessures à la tête. Il sut y ranimer un dernier souffle. Des mois s'écoulèrent avant que la vie fût assurée. Restait le réveil de la raison, qui demanda près d'un an. Lorsque le blessé voulut partir, son sauveur le retint. La fatigue, les émotions pouvaient lui devenir fatales. Il avait écrit. Pas de réponse. Ses lettres, par suite du mauvais vouloir allemand, s'arrêtaient à la poste de leur Rosenwald. Il venait de les y retrouver en passant.

La sincérité de Christine et de Mina, la noble conduite de Gaspard effacèrent promptement du souvenir de Rodolphe la première amertume du retour. Il fallait annuler aussi son acte mortuaire, et pareille chose

ne s'obtient pas chez nous sans de longues formalités. Ce ne fut qu'à l'automne qu'il épousa Christine. Gaspard était son garçon d'honneur. On en voit rarement de plus joyeux.

A dater de ce moment, on remarqua que Gertrude visitait souvent Mina, que souvent encore elle l'attirait chez elle.

La santé de la jeune Alsacienne donnait plus aucune inquiétude. Ses fraîches couleurs et son gai sourire étaient revenus. Tout en elle se développait en même temps, la force et le bon sens.

Quant à Gaspard, il changeait de caractère. Son impétuosité, son entraînement lui faisaient défaut. Il ne pouvait tenir en place et recherchait la solitude. Vers l'entrée de l'hiver, il dit à ses parents :

—Je voudrais voyager. Un de mes camarades de régiment dirige en Suisse une fabrique modèle de bois ouvragés. Permettez que j'aille voir son travail pendant quelques mois. Notre industrie s'en trouvera bien à mon retour.

—Serais-tu souffrant ? demanda le père ; qu'est-ce donc qui te manque chez nous ?

—Rien, répondit-il ; c'est comme une mélancolie dont rien ne saurait me distraire.

—J'en connais le remède, fit en souriant la mère. Pars, mon enfant. Lorsque tu nous reviendras, au printemps prochain, je promets de te rendre ta joyeuse humeur d'autrefois.

—Mais qu'est-ce qu'elle veut dire ? Encore des mystères ! s'écria son mari.

Son fils l'interrogeait aussi des yeux.

Elle lui prit à deux mains la tête et, le contraignant à se tourner vers la fenêtre :

—Regarde, dit-elle.

Mina s'en venait par le chemin. Un doux rayon de soleil d'automne l'éclairait.

—Elle t'attendra, reprit Gertrude, et dans six mois Dieu bénira votre union... C'est une autre Christine, et qui l'emporte surtout par le cœur... Pars, te dis-je, mais avec un bon espoir. Je te la garde !

—Jarnigo ! s'écria le vieux ségare, mais ce sont donc toujours les femmes qui auront le plus d'esprit !

.....

Sciences.

Le Magnétisme Animal

L'été dernier, j'étais à Gérardmer, où, par parenthèse, je vous conseille une villégiature. Comme séjour pittoresque et salubre, Gérardmer surpasse Bade, et... c'est la France!

Rien de délicieux surtout comme ma colonie alsacienne, avec un usine dont la haute cheminée de briques fame au milieu des sapins, avec sa jolie chapelle, richement décorée par les offrandes des fidèles, avec ses riants maisonnettes où règnent les bonnes mœurs et la prospérité. Nos émigrants sont tous associés dans le bénéfice des frères Knab, et l'on avait eu grandement raison de leur annoncer la terre promise. Chaque famille en a eu sa part, le jardinet cultivé avec amour et qui justifie par ses fleurs le nom de la colonie : *Rosenwald, vallée des roses*.

J'y ai assisté au mariage de Gaspard et de Mina. C'est l'oncle Jeff, qui m'a raconté cette histoire.

FIN

—ooo—

PENSEES.

A la grandeur du sacrifice on reconnaît le cœur d'une mère.

Elle parlait de ce ton inspiré qui opère la conviction dans les âmes bien disposées.

L'amour pour cette terre, habitée par leurs pères, où leurs ancêtres avaient leurs tombeaux, était plus fort que la nature.

Dieu seul est la source de toute grâce et le terme de toute prière.

Les beaux-arts, inspirés par la foi, ont produit une foule d'œuvres admirables.

Nos aumônes sont comme la fumée des holocaustes, elles montent vers le ciel en expiation de nos péchés.

C'est dans le calme de l'esprit et du cœur que se retrempe les caractères.

—ooo—

Depuis la création des mondes, de notre planète et de l'homme qui l'habite, un principe immuable, créé et maintenu par la main toute puissante de l'Être-Suprême, établit la concordance et l'harmonie dans l'espace. Ce principe est un fluide universel, un agent régulateur qui mesure les relations et les rapports de tous les êtres de la nature entière. Mais la découverte du phénomène admirable qui découle de ce principe, et qui est produit par la direction judicieuse du fluide magnétique vers un point quelconque de notre organisme, pour la guérison ou le soulagement des maladies auxquelles notre pauvre humanité est sujette, doit sa naissance et son développement aux progrès de l'intelligence. Tous les médecins savent ou doivent savoir, ainsi que les hommes instruits, que la *Magnétisme animal*, son action sur les nerfs, son application à la guérison des maladies, et la plupart des phénomènes qu'il produit, ont été aperçus de tous les temps : plusieurs auteurs les ont décrits et ont cherché à les expliquer ; mais leurs descriptions sont fondées sur une physique erronée ou sur des opinions superstitieuses. Peut-on s'en étonner, puisqu'on employait le magnétisme sans savoir ce qu'on faisait, sans songer à ramener à une même cause les effets produits par cet agent, à distinguer ce qui lui était dû de ce qui dépendait de circonstances étrangères, ni à annoncer aux hommes qu'ils pouvaient le diriger avec succès contre les maladies ? Je tairai les rêveries, les jongleries des charlatans, les diableries, les crises enfantées par la fraude, telles que celles consignées dans la thaumaturgie et le mysticisme des anciens dans l'art de guérir, ainsi que les miraculeuses convulsions opérées au cimetière de St-Médard, sur le tombeau du diacre Paris, et les audacieux pro-

diges de l'imposteur Cagliostro, dont la cause comme les effets ont été assimilés à ceux du magnétisme animal par les adversaires et les détracteurs de cette science.

Vers 1775, Mesmer, après des obstacles infinis, essaya d'établir sa nouvelle doctrine du *magnétisme animal* ; et c'est à ses observations qu'on doit la connaissance de ce fluide. Cet homme extraordinaire, d'un caractère énergique, d'un esprit méditatif et d'une imagination forte, fut frappé de quelques phénomènes indépendants des lois connues de la physiologie. Les tentatives pour en pénétrer la cause les reproduisirent et lui firent connaître dans l'homme la faculté d'agir sur les organes de ses semblables par des moyens fort simples en eux-mêmes, mais dont l'efficacité résulte de la volonté de celui qui les emploie. Ses succès étonnants lui donnèrent une idée exagérée de sa puissance, et ce fut cette idée qui augmenta ses forces. C'est alors qu'il crut que le principe qu'il avait découvert était l'agent universel de la nature, et qu'en le dirigeant d'après ses précédés, il guérirait tous les maux. Mais il n'avait pas encore montré, il n'avait pas analysé le plus important des phénomènes, celui du *somnambulisme magnétique* : car ce fut Puysegur qui l'aperçut le premier. Un malade qu'il avait endormi et interrogé par hasard, l'avertit de son état et de la possibilité de le produire de la même manière chez d'autres malades. Des lors le *somnambulisme* fut observé par tous les magnétiseurs, et l'étonnement qu'excita ce beau phénomène redoubla leur zèle et leur activité.

Mais qu'est-ce que le magnétisme ?

Selon Mesmer, le magnétisme est le mouvement imprimé au fluide universel qui est le moyen d'une influence réciproque entre tous les corps de la nature. L'existence d'un fluide remplissant l'espace ne peut être révoquée en doute ; mais on ne sait rien sur sa nature ni sur son action. Ce fluide est-il le même ? est-il unique et diversement modifié par les milieux qu'il traverse ? est-il composé de fluides différents ? L'électricité, le calorique, le magnétisme minéral, le fluide nerveux, en sont-ils des modifications ? Peut-il

être accumulé, condensé, réfléchi ? Est-il pondérable ? Quel est son mouvement et quelles causes dirigent ce mouvement ? Nous ne le savons pas, et ne le saurons peut-être jamais.

La question est donc de savoir s'il existe une modification de ce fluide ou un fluide particulier que l'homme peut maîtriser et diriger à son gré. Mesmer, qui le prétend, n'en a pas donné de preuves convaincantes. C'est aux somnambules magnétiques que nous devons toutes nos notions sur ce fluide. Et quoiqu'on ignore s'il est une modification du fluide universel, il est impossible de douter de son existence. Des somnambules ont vu un fluide lumineux et brillant environner leurs magnétiseurs, admettant que l'homme peut à volonté accumuler et diriger ce fluide en s'aïdant d'un geste de la main plusieurs fois répété dans le même sens. Cette doctrine a été entretenue par trois écoles : celles de Mesmer, des spiritualistes et de Puységur.

Mesmer, se fondant sur un système analogue à celui d'Epicure, admet l'existence d'un fluide universel qui remplit l'espace et sert de communication entre tous les corps ; et, comme Epicure, il professe une matière subtile des émanations.

Les spiritualistes, qui rappellent la philosophie platonicienne, croient que tous les phénomènes sont produits par l'âme et que l'action physique est presque nulle.

Puységur, établissant sa doctrine uniquement sur l'observation, reconnaît une action physique dans laquelle l'âme intervient par la puissance de la volonté et par des pratiques que l'expérience seule nous a fait connaître.

Ces trois écoles ne sont pas ennemies, pas même rivales, car toutes les trois mènent au même résultat, quoique leurs théories et leurs procédés soient différents.

Mesmer fait un art particulier du magnétisme : dans le corps humain il voit des pôles ; dans le fluide, des courants qu'on peut renforcer et diriger ; il aperçoit dans les maladies un obstacle à la circulation du fluide ; un moyen de guérison dans les crises. Enfin il soumet la pratique du magnétisme à des procédés réguliers dont le *sinè què non* exige une éducation préliminaire.

Selon les spiritualistes, tout dépendrait de la volonté : après avoir établi un rapport pour déterminer et fixer leur attention, ils croient n'avoir plus besoin de toucher, se contentant d'agir par la pensée, la prière, l'intention, etc.

Puységur veut qu'on emploie le toucher, en variant les procédés selon les circonstances. Il rejette la théorie des pôles comme celle de l'action des planètes ; tout en reconnaissant la puissance de la volonté, il croit que, pour en diriger l'action, il faut agir physiquement sur les malades et même sur les parties malades.

Sans être spécialement liés à l'une de ces écoles, beaucoup de magnétiseurs empruntent quelque chose de chacune d'elles. N'ayant pas la prétention de décider entre ces trois écoles, je n'oserais peut-être pas avouer, si l'on me demandait mon sentiment, que je serais en faveur de celle de Puységur ; car la théorie de Mesmer me paraît obscure, contraire aux principes reçus en physique et sujette à beaucoup d'objections. Je conçois qu'un fluide universel soit la cause qui produit les plus grands phénomènes de la nature, je consens qu'on assimile ce fluide à la lumière ; mais dans cette supposition en conçoit-on mieux comment l'homme a le pouvoir de diriger ce fluide et d'agir à de grandes distances ? Mesmer, en plaçant ses pôles dans le corps humain, affirme qu'on peut les changer à volonté : si c'est le cas, je vous le demande, comment pourra-t-on les reconnaître ? Si ces pôles ne sont pas fixes, n'est-ce pas comme s'il n'y en avait point ?

La théorie des spiritualistes me paraît incompréhensible et illusoire ; et, sans mettre en doute l'immatérialité de l'âme, n'est-ce pas seulement par des moyens physiques que nous pouvons agir sur des corps organisés ?

Si je me rangeais au nombre des disciples de Puységur, en admettant la justesse de ses principes, je ne me croirais pas tenu d'adopter toutefois son avis sur la manière la plus convenable de diriger l'action du magnétisme. Sans mettre aucune importance dans le choix des procédés, il pense qu'il suffit de toucher un malade ou de présenter sa main devant lui pour opérer les plus salutaires effets. Ce qui me

justifierait de ne pas partager son opinion, c'est ma propre expérience sur quelques faits magnétiques : ce sont des succès assez nombreux obtenus par des confrères, nommément par le Dr Marsden ; ce sont les instructions importantes qu'ont fournies les somnambules consultés par les puissants magnétiseurs, qui tous ont indiqué des procédés différents selon les circonstances. De là les diverses formes sous lesquelles les mesmeriseurs, les biologistes ou les électriseurs ont présenté et dirigé l'octroi de cet agent, qui, selon moi, est et sera toujours dans l'homme le fluide magnétique et non le fluide électrique, puisqu'il est évidemment reconnu que les somnambules ressentent la plus vive antipathie pour ce dernier. Quoiqu'il en soit, l'expérience a semblé constater que, pour magnétiser avec succès, les conditions suivantes étaient requises :

*Volonté active pour opérer le bien ;
Croyance ferme en sa propre puissance ;
Confiance entière en l'employant.*

Quant aux procédés que l'on doit adopter pour se mettre en rapport avec le malade et produire les effets salutaires qu'on désire obtenir, il suffit d'annoncer qu'il y a des *passes simples*, des *passes à grands courants*, et que les unes et les autres doivent être distinctes et diverses selon les parties à toucher. Et puis, tout en admirant le zèle philanthropique de quelques savants à répandre parmi leurs concitoyens cette *panacée* quasi universelle et propre à guérir ou calmer les plus vives douleurs, je ne saurais partager l'opinion qui conseille de la populariser : car je me crois convaincu que cette arme si salutaire ne devrait néanmoins être maniée que par des hommes de l'art. Une étude spéciale ne les a-t-elle pas mis en relation avec la structure, la composition des divers organes du corps humain, avec les différents viscères de ses grandes cavités, et ne leur a-t-elle pas enseigné leurs fonctions, leurs divers rapports et sympathies entr'eux, en même temps qu'elle leur a appris les nombreux symptômes qui déterminent la nature et la gravité des lésions morbides, des affections douloureuses auxquelles tout notre organisme est sujet ? Entre les mains des personnes qui ignorent l'art de guérir ou ne le possèdent qu'à demi, ce *talisman*

bienfaisant, que nous offre le magnétisme, pourrait se convertir en inconvénients graves, en dangers réels. Tant-il est vrai " qu'il n'est rien de bon en soi dont on ne puisse abuser " Ne suffit-il pas de savoir que le magnétisme est un agent très actif et qui en se portant sur les nerfs peut déterminer des crises dangereuses, comme on en a vu des exemples bien regrettables ? Tout ce que je croirais utile et très sage, ce serait inspirer aux malades la confiance au magnétisme et la soumission à ce puissant agent ; de les engager à consulter leur médecin ou tout autre qui joindrait l'expérience des faits à la connaissance de cette belle théorie.

P. M. BARDY, M. D.

— 000 —

NOS GRANDS LACS.

Le gouvernement des Etats-Unis a voulu connaître les dimensions exactes des grands lacs qu'ils possèdent au nord de son territoire, et voici les chiffres officiels qui ont été déterminés à cette occasion :

Le Lac Supérieur mesure 352 milles dans sa plus grande longueur, 150 milles dans sa plus grande largeur et une profondeur moyenne de 988 pieds ; sa hauteur au-dessus de la mer est de 122 pieds. Sa superficie totale est de 32,000 milles carrés.

Le Lac Michigan a 360 milles dans sa plus grande longueur, 108 milles dans sa plus grande largeur ; sa profondeur moyenne est de 900 ; son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 587 pieds ; sa superficie totale est de 20,000 milles carrés.

Le Lac Huron : plus grand longueur 200 milles ; plus grande largeur 160 milles ; profondeur moyenne 300 pieds ; hauteur au-dessus de la mer 674 pieds, superficie totale 20,000 milles carrés.

Le Lac Érié compte 250 milles de longueur absolue, 80 milles de largeur, 290 pieds de profondeur, il est à 55 pieds au-dessus du niveau de la mer, et présente 6,000 milles carrés de superficie.

Enfin, le Lac Ontario a 180 milles de long, 65 milles de large et 500 pieds de profondeur moyenne ; il domine le niveau de l'Océan de 262 pieds et développe une nappe d'eau de 6,000 milles carrés.

La longueur totale de ces cinq lacs est de 1,345 milles et la superficie de 84,000 milles carrés.

Archéologie.

MONUMENT

A LA MÉMOIRE

Mgr C. F. CAZEAU.

*In memoriam eternam
Fuit justus.*

I

Dans la chapelle des Dames Religieuses du Bon Pasteur, du côté de l'Évangile, a été placée une fort belle colonne en marbre blanc, destinée à perpétuer le souvenir de Mgr C. F. Cazeau.

Ce monument, d'un dessin élégant, mesure douze pieds d'élévation et trois pieds deux pouces de côté à la base : il est surmonté d'une urne funéraire, sur laquelle les armes du Prélat ont été délicatement ciselées : ces armes portent : d'or au lion d'azur et un chef de même chargé d'une colombe d'argent, posée sur une branche de vigne de l'émail du champ, avec la devise : *Recte et Misericorde*. Une guirlande de roses en relief surmonte l'écusson de la base où l'on peut lire l'inscription suivante :

A

Mgr C. F. CAZEAU,

Vicaire-Général,

Prélat Domestique de Sa Sainteté,

Né 1807, décédé 1881.

Hommage reconnaissant

de

Ses contemporains.

R. I. P.

Cette colonne sera tout à la fois un ornement pour la chapelle du Bon-Pasteur, une preuve de fidélité à la mémoire du regretté Prélat et un témoignage de la générosité de ses nombreux amis.

Une somme de six cent soixante et quinze piastres a été dépensée pour l'érection de ce monument.

II

Au cimetière du Bon-Pasteur, à l'endroit où se trouvent les restes mortels de Mgr Cazeau, un autre monument a été érigé. C'est une grande et belle Croix en granit, mesurant dix pied de hauteur, les armes du Prélat sont gravées sur le croisillon, et sur la base, en lettres d'or, se lit l'inscription suivante :

ICI
REPOSE LE CORPS

DE

Mgr C. F. CAZEAU,

Vicaire Général de l'Archidiocèse,

Prélat Dom. de Sa Sainteté,

Chapelain de l'Asile du Bon-Pasteur,

Né à Québec le 24 Déc. 1807

Décédé le 26 Fév. 1881.

R. I. P.

Une somme de cent trente piastres a été payée pour ce monument d'un goût sévère mais parfait. Une autre somme de quatre-vingt piastres rencontrera les frais de l'entourage de la tombe : six poteaux en granit avec une garde en fer ornementé.

C'est un artiste canadien, M. J. A. Bélanger, de St-Roch de Québec, qui a exécuté ces deux monuments, ils font honneur à ce beau talent et lui donnent un rang distingué parmi tous ceux qui, dans cette ville, cultivent la sculpture sur marbre ou sur granit.

Les souscripteurs aux monuments de Mgr Cazeau auront un double droit à la reconnaissance du public : ils ont très généreusement contribué à perpétuer le souvenir d'un prélat rempli d'éminentes qualités ; puis ils ont permis à un artiste canadien de nous donner la mesure de son incontestable mérite.

— 000 —

Pensées.

On ne saurait jamais assez comprendre ce qu'il y a d'amour, de dévouement, d'abnégation, de sacrifice, de constante ardeur, de délicates nuances de tendresse dans le cœur d'un prêtre !

Chaque jour apporte de nouvelles tristesses qui se produisent sur ce grand théâtre des humaines misères.

LE FORT

CHAMBLY.

Les travaux de restauration du fort de Chambly sont presque terminés, et le gouvernement fédéral à l'intention, dit-on, d'enclorre le vieux cimetière français de Chambly, qui date de 1706, où grand nombre de célébrités françaises reposent depuis longtemps.

Nous félicitons l'énergique et habile directeur des travaux, M. Joseph-Octave Dion, qui a su produire beaucoup de travail avec la somme comparativement minime votée par le gouvernement à cet effet.

—000—

MONUMENT

PRINCE IMPÉRIAL.

Les nouvelles transmises de Londres à la presse de Paris constatent qu'il règne une très grande activité pour l'érection du monument du prince impérial, en face de l'Académie royale militaire de Woolwich. Sur le plus grand des deux blocs en granit qui doivent servir de piédestal à la statue, on lit l'inscription suivante :

NAPOLÉON

PRINCE IMPÉRIAL.

Né à Paris, le 16 mars 1856.

Tu es combattant dans l'Afrique du Sud le 1 juin 1879

Cadet de l'Académie royale militaire du 13 av. 1872 au 10 fév. 1875

Érigé par plus de 25,000 officiers et soldats de toutes armées au service de Sa Majesté.

La statue, qui est en bronze, est un peu plus grande que nature.

Le piédestal porte aux quatre coins des aigles de bronze, et sur les faces la lettre N, entourée d'une couronne de lauriers et surmontée de la couronne impériale.

UNE RUINE

JULES CÉSAR.

Dans les fouilles et les terrassements que l'on exécute en ce moment derrière le palais des Beaux-Arts, à Rome, pour y jeter les fondations du grand salon destiné à l'exposition des œuvres des artistes, on vient de découvrir une salle remontant à l'époque de Jules César. Le pavé étant très bien conservé, on a pu l'enlever et il servira pour la salle dite du Conseil. C'est une mosaïque carrée, à petits carrés blancs et noirs. L'exécution est très fine et le dessin d'un bon style. Une ornementation gracieuse forme la bordure. Au centre s'étale une rose dont les courbes concentriques satisfont l'œil tout en ajoutant un grand charme à la conception de l'artiste. La salle mise au jour par la pioche des ouvriers était complètement ornée de peintures dont les fragments, échappés aux ruines du temps, prouvent que ces peintures remontent à la bonne époque. On y voit des oiseaux dans des attitudes pleines de grâce. On a pu sauver seulement une partie de cette ornementation, le reste a péri en ne laissant que des traces indistinctes.

On doit abattre incessamment toutes ces murailles vieilles de "seize siècles," car les travaux de la construction nouvelle doivent être exécutés très rapidement.

Ce palais des beaux arts sera réellement digne d'une capitale, et augmentera les nombreux ornements de la belle rue nationale, une des plus remarquables de l'Italie.

—000—

PENSÉE.

Le jour vient éclairer de nouveau la nuit de ce lieu de tristesse et de déchirantes images.

—000—

Bibliographie.

La Duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal Richelieu.—Sa vie et ses œuvres charitables (1604-1675) par le comte de Bonneau-Avenant.—Paris, Didier, 1882. Un volume in-12 de 500 pages.

Elle méritait de ne pas être oubliée de l'histoire cette nièce de Richelieu, qui fut la confidente de ses projets, de ses triomphes et de ses angoisses, qui partagea sa bonne et sa mauvaise fortune, apparut à beaucoup comme une heureuse parvenue, victime vouée à l'envie et à la calomnie, à un plus grand nombre comme l'ange miséricordieux seul capable de fléchir l'inflexible cardinal, à tout homme impartial comme une femme honnête, charitable et pieuse, sachant garder au faite du pouvoir, à travers les séductions de la cour, l'honneur de son veuvage, et mériter les éloges que Fléchier devait lui décerner dans son oraison funèbre prononcée en l'église des Carmélites de Paris, le 12 août 1675.

La grande figure de Richelieu ne la couvre pas tout entière de son ombre : elle a sa physionomie propre. C'est une des grandes dames de ce temps qui vit tant de femmes illustres dans les luttes politiques, dans les lettres, dans l'exercice des vertus chrétiennes. Sa position même, que son oncle lui avait faite, la mêlait aux plus éminentes, et elle y sut tenir son rang.

Marie de Wignerod de Pontcourlay, marquise de Combalet, duchesse d'Aiguillon, était née en 1604 du mariage de René de Wignerod, seigneur de Pontcourlay, gentilhomme de la chambre d'Henri IV et de Françoise de Richelieu, sœur aînée du cardinal. Orpheline de bonne heure, confiée aux soins de sa grand'mère, Mme de Richelieu, et bientôt appelée à lui rendre les derniers devoirs, elle était devenue la pupille de son oncle, le jeune évêque de Luçon, et déjà partageait avec lui les vicissitudes de la fortune de Marie de Médicis.

Elle avait quinze ans quand elle fut autorisée à échanger un serment d'éternel amour avec le jeune comte de Béthune qui s'était épris d'elle. Il était, lui aussi, le fils d'un ami du roi Henri ; il apportait à sa fian-

ce l'un des grands noms de France, et, outre ses qualités personnelles, son état était assez pour flatter les Richelieu, gentilshommes de bonne race sans doute, mais dont l'illustration était encore à faire : il est vrai qu'elle n'allait pas tarder.

Mais la politique s'arrête-t-elle souvent devant la loi jurée ? Que pesent devant la raison d'Etat la parole d'un roi, l'engagement solennel d'une nation ? Qu'est-ce qu'un serment d'amour ? Pendant que les deux fiancés soupiraient après l'heure attardée des épousailles, la politique rapprochait Marie de Médicis et Louis XIII, le duc de Luynes et l'évêque de Luçon, et comme gage de cette paix fragile, décidait du mariage de la nièce de Richelieu avec le marquis de Combalet, neveu du tout puissant ministre. Pour Richelieu, ancien protégé du maréchal d'Ancre, c'était faire tomber les barrières qui avaient fermé à son ambition l'accès de la cour ; il ne semble pas cependant s'être prêté de gaieté de cœur à une intrigue qu'il savait devoir offenser à la fois et les sentiments de sa nièce et l'honneur du comte de Béthune. Mais Marie de Médicis n'avait garde de ces objections.

On remercia comme on put M. de Béthune, on dit à Mlle de Pontcourlay qu'elle allait partir pour Paris, être présentée à la cour, mariée au marquis de Combalet, que " telle était la volonté du Roi et de la Reine " ; le 26 novembre 1620 le mariage était célébré ; quelques mois plus tard, le duc de Luynes recevait l'épée de connétable, Richelieu le chapeau de cardinal, et la marquise de Combalet, comblée de richesses et d'honneurs, était conviée à oublier son premier amour dans cette vie de cour, si fiévreusement mêlée alors de plaisirs et d'intrigues.

Le 3 septembre 1622, le marquis de Combalet, colonel du régiment de Normandie, était grièvement blessé au siège de Montpellier ; fait prisonnier et amené en ville, il y était lâchement égorgé par les huguenots. Ainsi à dix-huit ans, Marie de Wignerod se trouvait veuve " après un mariage sans amour et une union sans enfant " , on la remarquait à la cour quand on apprit que la porte du cloître venait de se refermer sur elle : elle était

allée demander au Carmel de la rue Saint-Jacques un asile pour prier et pleurer en paix, et, sous la direction de M. de Bérulle, qui était pour elle un ami d'enfance, elle se préparait à prendre rang parmi les novices. Elle se voulait attacher pour toujours à cette sainte maison dont l'influence était si considérable sur la société parisienne du dix-septième siècle ; mais Richelieu veillait, il désirait avoir près de lui cette jeune nièce dont il voulait faire sa fille adoptive. Dans le tourbillon du monde où il s'agitait, il sentait le vide d'une affection et d'un dévouement qui fut désintéressé. Ordre fut donné à la novice de sortir du Carmel et de paraître à la cour ; la marquise de Combalet avait de bonne heure appris à obéir, et le 1er janvier 1625 elle acceptait un brevet de dame d'atours de la reine Marie de Médicis.

Tellement, qui possédait une des mauvaises langues du temps et s'en servait en homme d'esprit, a tracé d'elle ce portrait : " Elle s'habillait alors aussi modestement qu'une dévote de cinquante ans. Cependant elle n'avait pas un cheveu d'abattu et ils étaient fort beaux ; mais elle portait une robe d'étamine noire et ne levait jamais les yeux. Avec ce harnois-là elle était pourtant dame d'atours de la reine mère et ne bougeait de la cour. C'était alors la grande fleur de sa beauté, et cette manière de faire dura assez longtemps. Cependant, à la fin, elle commença à mettre des languettes ; après elle fit une boucle ; ou mit un petit ruban noir dans ses cheveux et prit des habits de soie. " Mme Combalet ne pouvant être longtemps à la cour sans être recherchée par des prétendants de qualité. Le comte de Béthune crut pouvoir lui faire savoir qu'il était resté fidèle à son souvenir. Quand le cardinal lui eut révélé la demande de son ancien fiancé, elle se prit à pleurer, et après un long silence : " J'ai fait vœu, répondit-elle, de n'être plus qu'à Dieu, et je tiendrai ma promesse. " Et là-dessus elle s'en fut passer quelques jours au Carmel. Plus tard les instances de son oncle pour lui faire épouser un prince du sang se heurtèrent contre cette immuable résolution.

Richelieu qui n'oubliait pas les siens, la fit nommer duchesse d'Ai-

guillon avec pairie, ce qui lui donnait à la cour un rang digne d'une nièce du cardinal. Mais elle avait l'âme trop haute pour tirer vanité d'une fortune dont la faveur, elle le reconnaissait volontiers, était la première cause, et ce rang élevé, ces honnes grâces du tout-puissant ministre, si recherchées et qu'elle possédait si pleinement, lui permettaient de donner satisfaction à ses généreux instincts et de solliciter, avec plus de chances que personne, pour ceux qu'elle trouvait dignes de son intérêt. Il fallut un ordre de Richelieu — et jamais elle ne sut désobéir à son protecteur — pour la retenir à Paris lorsqu'elle voulait courir se jeter aux pieds du Roi afin d'obtenir la grâce de Cinq-Mars, qu'elle avait connu à l'hôtel de Rambouillet ; et c'est à elle que l'inflexible ministre faisait remettre en secret les lettres de la princesse Marie de Gonzague adressées à l'infortuné conspirateur, et qu'elle eut ainsi la consolation de remettre à sa malheureuse amie.

Fléchier a fait un tableau aussi vrai qu'éloquent de cette intervention de la duchesse d'Aiguillon dans les affaires politiques. " Il ne fallut, dit-il, faire ni des pauvres ni des malheureux pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des faibles et secourir des misérables, pour satisfaire sa charité.

" Elle ne retint pas les grâces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savait-elle une famille opprimée, elle animait la justice contre l'oppression. Trouvait-elle des gens de bien inconnus ou négligés, elle procurait des emplois selon leurs talents. Arrivait-il des dissensions et des discordes, elle portait des paroles de réconciliation et de paix. Apprenait-elle les cris et les gémissements des provinces que le malheur des temps avait affligées, elle leur obtenait, par ses avis fidèles et par ses sollicitations ardentes, des soulagements et des assistances considérables.

" Que dirai-je davantage ? Le ministre s'appliquait aux affaires d'Etat et lui laissait le ministère de ses libéralités et de ses amonitions ; et pendant que l'un formait dans

son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les éléments pour dompter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un passage dans les Alpes pour aller secourir les alliés, et préparait ainsi une longue et lieureuse matière de triomphe ; l'autre songeait aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelants, de fonder des missions dans le royaume et hors du royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fidèles, et préparait la matière de ces glorieux établissements qui seront les monuments éternels de sa piété."

C'est là, en effet, un des traits saillants de la physionomie des grandes dames de la haute société à cette époque ; si, par leur position sociale, elles sont intimement mêlées — et quelquefois beaucoup trop — aux choses politiques, elles ont des heures pour les lettres et les gens des lettres ; elles en ont aussi pour les œuvres de charité.

La duchesse d'Aiguillon est une des habituées de l'hôtel de Rambouillet ; elle n'a pas d'amie plus intime que la spirituelle Julie de Rambouillet, à qui les charmes du bel esprit faisaient oublier l'heure du mariage et les quatorze années d'attente données à son très-fidèle admirateur, le marquis de Montausier ; c'est dans sa maison de Rueil que Godeau, l'évêque de Grasse, si célèbre dans les annales de la préciosité, célèbre cette union immortalisée par cette "guirlande de Julie" composée de vingt-neuf fleurs peintes par Robert, accompagnées d'autant de madrigaux rimés par les intimes de l'hôtel ; et quand, un an plus tard, la vieille marquise, frappée au cœur par la mort de son fils tué à Nordlingen, eut cessé de sourire, elle recueillit dans ses salons du Petit Luxembourg les survivants de l'âge d'or de la préciosité, Balzac, Corneille, Segrais et tant d'autres, justement célèbres et plus affrétés, mais tous épris du culte de l'esprit et désireux de donner à la société, enfin remise de la vie des camps et des combats du seizième siècle, le goût et l'habitude des belles manières qui ont formé la politesse française.

Mais à côté de ces plaisirs de l'intelligence, de ces réunions de beaux esprits et de gens bien élevés

apparaît le fonds sérieux de cette société à qui nulle œuvre chrétienne n'est étrangère, soit à l'intérieur de la France, soit au dehors ; car aider les missionnaires qui s'en vont planter la Croix sur de lointains rivages, donner son concours pécuniaire et l'appui de son influence à la propagation de la foi, n'est-ce pas étendre au loin le prestige et la puissance du nom français, alors synonyme du nom chrétien ? La duchesse d'Aiguillon est des œuvres de M. Vincent, de M. Ollier, qu'elle contribue à faire nommer curé de Saint-Sulpice, sa paroisse ; elle accepte la présidence des dames de charité de Paris, association fondée par M. Vincent, avec l'aide de mesdames de Miramion, de Senecey, de Lamoignon et Legras ; elle en remplit tous les devoirs, visitant les familles pauvres et recueillant les dons des corps de métiers comme ceux des plus nobles familles. Elle fonde l'hôpital de la Salpêtrière, lieu de refuge pour les mendians de la capitale ; elle fonde un hôpital à Alger, destiné à recueillir les Français malades et abandonnés ; elle entretient deux missionnaires à Alger et autant à Tunis, chargés de secourir et d'enseigner les chrétiens détenus en esclavage, et, pour les protéger au milieu de ces populations barbares, elle achète de ses deniers, avec l'agrément du roi, les consulats d'Alger et de Tunis, apprenant ainsi aux musulmans à connaître l'union intime de la France et de la foi catholique.

De bonne heure elle s'était intéressée à la colonie française fondée par Richelieu au Canada. Sur sa demande le cardinal y avait envoyé des Jésuites ; elle voulut y établir à ses frais un hôpital dirigé par les religieuses hospitalières de Dieppe qui, tout en soignant les colons malades, pourraient élever les enfants des Indiens et leur enseigner la religion.

"Mon Père, écrivait-elle un jour au Révérend Père Lejeune, directeur de la colonie, Dieu m'ayant donné le désir d'aider au salut des pauvres sauvages, après avoir lu la relation que vous avez faite, il m'a semblé que ce que vous croyez qui puisse le plus servir à leur conversion est l'établissement de quelques religieuses hospitalières dans la Nou-

velle-France ; de sorte que je me suis résolue d'y envoyer, cette année, six ou sept sœurs pour défricher des terres et faire quelques logements pour ces bonnes filles.

Bientôt furent jetées les fondations d'un hôpital sur les terrains où l'on commençait à bâtir la ville de Québec ; il était dédié "au sang du Fils de Dieu répandu pour faire miséricorde à tous les hommes," et les religieuses devaient y prier pour le cardinal et sa nièce. Presque en même temps, elle encourage le départ des religieuses ursulines pour cette colonie qui va devenir une nouvelle France, et quelques années plus tard, alors que Mazarin avait succédé à Richelieu, elle obtient la création d'un évêché à Québec.

Voilà, pour n'en citer que quelques traits, le côté sérieux et chrétien de cette dispensatrice des faveurs du tout-puissant cardinal. Quand une demi-disgrâce a succédé à tant d'années brillantes, quand les amis de la jeunesse et des temps heureux sont morts, ou ont fui vers d'autres astres, quand la vieillesse avec ses infirmités est venu visiter ce palais du Petit-Luxembourg, si lumineux jadis et si animé, on n'y rencontre plus que la présidente des dames de charité de Paris, la bienfaitrice du Canada, préparant de la charpie et des médicaments pour les soldats blessés, réunissant périodiquement les dames ses collègues, encombrant ses salons d'objets de toute nature destinés aux indigents et aux églises pauvres. Elle se préparait ainsi à retrouver dans la tombe un rêve de jeunesse, cet habit de Carmélite qu'elle avait porté un jour, quitté malgré elle, et dans lequel elle voulut être ensevelie, en même temps que son corps devait reposer sous ce cloître de la rue Saint-Jacques, où si souvent elle venait goûter quelque repos au milieu du tourbillon de la vie mondaine et des agitations de la politique.

Les pages que M. le comte de Bonneau-Avenant vient de consacrer à cette noble femme ne sont point indignes du modèle. Si l'ingratitude n'épargna point la duchesse d'Aiguillon, elle sera au moins préservée de l'oubli, cette ingratitude posthume. A la suite de cette nièce de Richelieu, l'auteur

nous fait pénétrer plus intimement dans la vie du cardinal et dans la grande société du dix-septième siècle, et ce n'est point sans quelque raison qu'il ferme ce livre si intéressant en proposant cette vie si noblement remplie comme "modèle à toutes les femmes du monde qui voudraient, comme madame d'Aiguillon, faire le plus noble usage de leur fortune et de leur temps."

JULES-MARIE RICHARD.

— 000 —
Celle que j'aime.

Bien des poètes ont chanté
De la femme l'aimable empire.
Moi je veux chanter la bonté
De celle pour qui je soupire.

On lui trouve peu de beauté,
Mais je m'en moque et je puis dire,
Que plein d'amour, de volupté,
Je la contemple avec déhère.

Lui donnant baiser sur baiser,
Soudain je la vois s'embrâser...
De l'amour brûlant c'est le type.

C'est mon tout, mon trésor, mon bien
Voulez-vous la connaître? Eh bien!
Celle que j'aime, c'est... ma pipe!

— 000 —

Les doigts.

L'enfant qui se tort sur sa couche
Horrible, informe, aveugle et sourd,
Sait déjà—dès le premier jour—
Se fourrer les doigts dans la bouche.

Quand l's sept ans sont bien sonnés,
La raison pousse—plante austère—
On le voit, triste et solitaire,
Se fourrer le doigt dans le nez.

A vingt ans—tout le cœur s'éveille,
Et c'est la vie à pleins poumons,
On le voit, pour fuir les sermons,
Se fourrer un doigt dans l'oreille.

.....
Puis vient la mort, sombre passage,
Mais avant d'entrer au cercueil
Nul n'a manqué—stupide ou sage—
De se fourrer le doigt dans l'œil.

— 000 —

Biographie.

(Pour l'Album des Familles.)

M. de Maisonneuve.

FONDATEUR ET PREMIER GOUVERNEUR

MONTREAL.

PAUL de CHAUMÉDY, sieur de Maisonneuve, est né en Champagne. Entré à l'armée dès l'âge de treize ans, il avait gardé, au milieu des camps, une grande pureté de mœurs et une foi très vive. Désireux de consacrer sa personne et ses biens à la gloire de la religion et de son pays, il offrit ses services à MM. de Fencamp et de la Dauversière, qui avaient obtenu la concession de l'île de Montréal pour y fonder un établissement. Son offre ayant été acceptée, il s'embarque à La Rochelle au printemps de 1641 et arriva à Québec le 20 août de la même année.

A son arrivée, il ne fut pas aussi bien accueilli qu'il était en droit de s'y attendre; quelques personnes mal intentionnées avaient, paraît-il, persuadé à M. de Montmagny, alors gouverneur du Canada, de s'opposer à l'établissement de Montréal, à cause des Iroquois qui devaient, disaient-elles, rendre impossible l'existence d'une colonie en cet endroit.

Cependant, M. de Maisonneuve ne se laissa pas abattre par ce premier obstacle; et, sur l'offre que lui fit le gouverneur de s'établir à l'île d'Orléans, il répondit avec une franchise toute militaire: "Ce que vous me proposez serait bon si on m'avait envoyé pour délibérer et choisir un poste; mais la compagnie qui m'envoie ayant déterminé que j'irais au Montréal, il est de mon honneur et vous trouverez bon

que j'y monte pour commencer une colonie, quand tous les arbres de cette île devraient se changer en autant d'Iroquois. Quant à la saison, puisqu'elle est trop tardive, je me contenterai, avant l'hiver, d'aller reconnaître le poste avec les plus alertes de mes gens, afin de voir le lieu où je pourrai camper avec tout mon monde le printemps prochain." La dignité de ce langage plut tellement à M. de Montmagny, qu'il ne voulut plus s'opposer à un dessein si bien arrêté. Au contraire, il offrit à M. de Maisonneuve de le conduire lui-même à Montréal, afin de prendre connaissance des lieux, suivant le désir qu'il en avait exprimé.

Ils partirent donc tous deux au commencement d'octobre et arrivèrent à Montréal le 14 du même mois; le lendemain, on procéda aux cérémonies de la prise de possession.

Après avoir hiverné à Québec, M. de Maisonneuve s'embarqua au printemps de 1642, pour Montréal où il arriva le 17 mai. Le lendemain, la première messe fut célébrée sur un autel élevé par les soins de Melle Mance que le nouveau gouverneur avait amenée de France avec lui. Ensuite on s'occupa de dresser les tentes et d'établir des fortifications en bois pour se protéger contre les attaques des Iroquois. Ce fort était à l'endroit appelé aujourd'hui "Pointe-à-Callières."

La première année les Iroquois, fort heureusement, parurent n'avoir aucune connaissance de la petite colonie qui ne fut pas inquiétée. Le 19 mars suivant, 1643, le principal bâtiment était levé, et on célébra au bruit du canon cet événement qui laissait espérer que l'on pourrait bientôt échanger des maisons plus confortables contre les misérables cabanes que les colons avaient occupées jusque-là.

Au mois de juin, cependant, quarante Iroquois descendus par l'endroit appelé *La Chine*, vinrent surprendre six charpentiers qui travaillaient au dehors; ils en massacrèrent une partie et emmenèrent les autres prisonniers. C'est le premier sang versé pour l'établissement de Montréal qui devait, par la suite, coûter si cher à ses hardis fondateurs.

Dans l'automne de cette même année, M. d'Ailleboust arrivait de France avec de nouveaux secours, et ranimait le courage de la petite colonie qui recevait, du reste, toutes sortes de marques d'amitié de la part de M. de Montmagny. On construisit de nouvelles fortifications pour remplacer la palissade de pieux. Cependant les Iroquois venaient presque chaque jour harceler les colons qui ne pouvaient sortir de l'enceinte fortifiée sans être en butte à leurs insultes et à leurs attaques. Les Français, bouillants d'ardeur, voulaient faire une sortie pour les châtier, mais M. de Maisonneuve ne trouvait pas ses gens assez nombreux pour les risquer contre un ennemi qui se comptait par centaines. A la fin, cependant, il dut céder aux instances qui lui étaient faites. Le 30 mars 1644, laissant l'établissement entre les mains de M. d'Ailleboust, il se mit à la tête de 30 hommes, et s'avança vers un bois où l'on savait que les Iroquois s'étaient embusqués. Dès que les Français se montrèrent, les ennemis, au nombre de deux cents, les chargèrent avec fureur. Après un combat acharné, les Français furent obligés de se replier et abandonnèrent M. de Maisonneuve qui ne dut son salut qu'à un hasard presque miraculeux.

Ce même printemps, d'après le conseil de M. d'Ailleboust, on sema du blé qui vint très bien, contrairement à ce qu'on craignait vu la rigueur du climat. Dans le cours de l'été, la petite colonie s'augmenta de soixante hommes qui arrivèrent sous la conduite de M. de La Barre. On construisit un hôpital qui fut une véritable bénédiction pour les nombreux blessés que faisaient constamment les attaques des Iroquois.

En 1645 et 1646, M. d'Ailleboust, qui remplaçait M. de Maisonneuve passé en France, fit achever les fortifications et parvint à se maintenir dans une paix relative avec les Iroquois. Mais après cette époque, ces féroces ennemis recommencèrent leurs incursions et ne cessèrent de harceler la petite colonie dont les habitants furent souvent forcés d'abandonner leurs maisons pour se réfugier dans le fort.

En 1651, M. de Maisonneuve retourna en France pour obtenir de nouveaux secours. Il éprouva, toutefois, des retards dans son voyage et ne put revenir qu'à l'automne de 1653. Il amenait avec lui cent hommes choisis, capables de servir en qualité de soldats et d'ouvriers. Sur le même navire était arrivée la sœur Marguerite Bourgeoise, qui devait fonder plus tard la Congrégation de Montréal. Ce renfort ramena l'espoir au sein de la petite colonie que les attaques des Iroquois avait réduite à un état inquiétant. On se mit à construire la chapelle de l'hôpital, à agrandir les autres bâtiments et à mettre en culture une plus grande étendue de terre.

En 1656, M. de Maisonneuve fit un nouveau voyage en France afin d'obtenir, du Séminaire de St-Sulpice, des prêtres pour la desserte de la colonie; car les Jésuites qui avaient jusqu'alors pourvu aux besoins spirituels de Montréal, n'y pouvaient plus suffire, les missions sauvages absorbant tout leurs temps et leur travail. M. Ollier, supérieur de St-Sulpice, envoya donc sous la conduite de M. l'abbé de Queylus trois de ses ecclésiastiques qui arrivèrent à Montréal en 1657. M. de Queylus y laissa ses trois compagnons et revint lui-même s'établir à Québec, chef-lieu de la colonie.

Cependant les Iroquois continuaient à inquiéter les habitants de Montréal. Dès qu'ils éprouvaient une défaite, ils demandaient la paix, pour la rompre sournoisement aussitôt qu'ils avaient pu refaire leurs forces. En 1660, un jeune Daulard, garçon plein de cœur, résolut de tenter un coup d'audace qui put décourager pour longtemps les Iroquois et les punir de leurs méfaits. Ce beau fait-d'armes est relaté tout au long dans l'Histoire de Montréal, attribuée à Dollier de Casson. J'en emprunte le résumé à l'excellent abrégé d'histoire du Canada publié par les Frères de la doctrine chrétienne: "Au printemps de 1660, la colonie était menacée d'une destruction complète. Ne recevant aucun secours de France, elle semblait ne se soutenir que par une espèce de miracle; car les habitants ne pouvaient s'éloigner des forts sans courir risque d'être massacrés ou

enlevés. La colonie dut son salut en partie à dix-sept braves Français de Montréal, qui périrent glorieusement pour sauver leurs frères. Avant de partir pour leur expédition, ces dix-sept braves dont le chef se nommait Daulard, firent leur testament, se confessèrent et communieraient ensemble, et, en présence des saints autels, promirent de ne jamais demander quartier et de se soutenir fidèlement les uns les autres. Le premier mai, ils se trouvèrent au pied du Sault des Chaudières, sur la rivière des Outaouais. Ayant trouvé là un petit fort construit de pieux à demi pourris, ils résolurent d'y attendre les Iroquois. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître. Le combat dura dix jours. Des sept cents Iroquois qui avaient assiégé ce petit fort, un grand nombre furent tués et mis hors de combat. Des masses de cadavres iroquois s'élevèrent autour de la palissade durant la dernière attaque, et servirent aux assiégeants pour l'escalader. Les vainqueurs furent stupéfaits de la résistance que leur avaient opposée les dix-sept Français renfermés dans un si faible réduit, sans eau, sans nourriture et sans un instant de repos. Aussi, affaiblie et lassée, l'armée iroquoise renonça-t-elle au projet d'attaquer Québec."

Cependant, au printemps de 1661, les ennemis ayant recouvré leurs forces, recommencèrent leurs incursions et prirent ou tuèrent un grand nombre de Français; mais le coup qui leur avait été porté leur avait enlevé beaucoup de leur première ardeur, et c'est de cette époque que date l'affaiblissement qui devait les dompter plus tard.

En 1664, M. de Maisonneuve fut remplacé dans le gouvernement de Montréal par M. de La Touche; il ne partit toutefois que dans l'été de 1665. Il semblerait que l'administration de M. de Maisonneuve doive se terminer à cette époque; cependant, il paraît certain qu'il a repris ses fonctions pour les garder jusqu'en 1669 ou 1670, alors qu'il demanda et obtint son rappel. Durant les dernières années de son administration, il avait été en butte à bien des tracasseries de la part de M. de Mézy, gouverneur de Québec, et c'est sans doute par fatigue et par découragement qu'il abandonna

sa tâche. Car bien que M. de Méty fut mort en 1665, il était difficile à M. de Maisonneuve d'oublier les amertumes dont on l'avait abreuvé, et il a dû désirer de rentrer en France dès qu'il a cru que la colonie de Montréal pouvait prospérer sans lui. Dans tous les cas, c'est grâce au courage persévérant de cet homme distingué que Montréal a pu se maintenir et se développer au milieu des obstacles sans nombre que lui suscitait un ennemi aussi usé que puissant.

M. de Maisonneuve est mort à Paris en septembre 1676

NAPOLÉON LEGENDRE.

PATRIOTISME I.

L'amour de la patrie crée les idées généreuses, le progrès véritable; il abrite sous son noble drapeau non seulement l'amour de la patrie, mais aussi le respect du droit et de la propriété.

Quel héroïsme il fallait pour pénétrer dans cet immense pays, couvert de forêts interminables, lutter contre des bêtes féroces, et des barbares encore plus féroces que ces bêtes. Nos ancêtres ont montré la grandeur de leur foi sur cette ligne immense qui s'étend de l'embouchure du St-Laurent à celle du Mississippi.

Les rives de nos lacs n'ont-elles pas été témoins des supplices affreux infligés à nos missionnaires, qui étaient venus dans le but de prêcher l'Évangile de paix aux sauvages, et de soutenir nos aïeux dans l'accomplissement de leur noble tâche? Ne sont-ce pas nos pères qui ont cimenté de leur sang les pauvres chapelles et les bourgades ou s'abritaient la religion et les premiers colons? Noms à jamais glorieux; noms dignes de figurer dans les annales de tous les peuples; noms qui méritent d'être conservés dans le souvenir du peuple canadien.

(1) Extrait du discours de l'abbé Trudeau, le jour de la fête nationale.

Mélanges.

L'EGLISE

SACRÉ-CŒUR.

Vœu National de la France Catholique.

*Quant dilecti tibi tabe vacua tua.
Dona virtutum. (Ps 38.)*

Les lecteurs de l'*Album des Familles* liront avec intérêt la lettre importante que Son Eminence Mgr Guibert, Cardinal-Archevêque de Paris, vient d'adresser à la Commission chargée d'examiner et de faire rapport sur le projet de loi de M. Delattre, tendant à l'abrogation de la loi du 24 juillet 1873, touchant l'érection de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre.

Avant de transcrire cette lettre, dans laquelle se trouve l'historique de ce monument expiatoire, nous croyons devoir reproduire l'inspiration poétique qui suit, (1) sortant de la plume féconde de M. l'abbé E. A. Giély, chanoine honoraire, de Valence.

Sur ce coteau de touchante mémoire
Ou des martyrs le sang jadis coula,
Un monument s'élève, expiatoire,
Au Sacré-Cœur, toute la France est là!
A ce saint temple apportez votre offrande,
Vous qui voulez désarmer le Seigneur.
Le Ciel la veut, l'Eglise la demande:
C'est du salut l'espoir consolateur!

Refrain :

O Dieu Clément, vois le cœur de la France,
Dans ce beau temple à ton Cœur consacré:
Entends ses cris de regret, d'espérance
Vois comme il sait compatir au malheur;
Devant tes yeux l'aumône trouve grâce,
Et dans ton sang l'iniquité s'efface,
Rends-lui, mon Dieu, son antique splendeur.

(1) Cantique solennel au Sacré-Cœur de Jésus, paroles et musique de l'abbé E.-A. Giély. On vente aux bureaux de l'*Album des Familles*, Ottawa. Prix : 35 cts.

Le bon Jésus aime toujours la France,
De ses faveurs la France a souvenir.
Si de son Cœur il montre la souffrance,
Dans son Amour c'est pour nous réunir.
A nous, chrétiens, de comprendre sa plainte,
A nous, Français, de consoler son Cœur,
Et dans nos cœurs, marqués de son empreinte,
De lui donner un refuge d'honneur.
O Dieu Clément, etc.

A ce doux Cœur, sa plus chère espérance,
Le Roi martyr consacra ses États,
Son sang royal, répandu pour la France,
Des criminels paya les attentats.
Et, de nos jours, combien d'autres victimes
A son sang pur ont ajouté leur sang!
Pour balancer le poids de tant de crimes,
Ce poids, mon Dieu, serait-il impuisant?
O Dieu Clément, etc.

Hélas! partout que de forfaits encore,
Du Dieu vengeur provoquent le courroux!
Blasphémateurs que la haine dévore,
Tremblez! son bras s'appesantit sur vous!
Mais à ses pieds l'innocence en prière
Pour les pécheurs implore le pardon;
Et, de son Cœur déployant la bannière,
Plus d'un héros de sa vie a fait don!
O Dieu Clément, etc.

O divin Cœur, source à jamais féconde
De pain, d'espoir, de lumière et d'amour,
Pardonne encore à la France et le monde,
Et sur les cœurs règne enfin sans retour.
Que nos regrets, nos prières, nos larmes,
De ton amour consolant les douleurs!
Que dans nos cœurs, épris de tes doux charmes,
Germe bientôt une moisson de fleurs!
O Dieu Clément, etc.

11

Écoutez, maintenant, l'argumentation énergique et sérieuse de Mgr Guibert :

Paris, le 22 juillet 1882.

Messieurs,

La Chambre des députés vient de prendre en considération le projet de M. Delattre, tendant à l'abrogation de la loi du 24 juillet 1873, qui a autorisé l'érection d'une église votive sur la colline de Montmartre.

La commission dont vous êtes les membres est chargée de soumettre ce projet à un examen attentif, qui seul fournit à une grande assemblée les éléments d'une résolution éclairée. Vous ne serez donc pas étonnés si celui qui est le plus intéressé dans cette question, et le mieux en situation de la connaître, se permet de vous communiquer les renseignements dont il dispose et les observations que lui dictent sa conscience et sa raison.

Pour venir troubler une possession paisible et interrompre une œuvre à moitié réalisée, il faudrait pouvoir invoquer des motifs graves et bien pressants. J'ai cherché dans

la discussion parlementaire qui a eu lieu et dans les commentaires de la presse la révélation de ces motifs, et voici tout ce que j'ai pu découvrir :

D'abord, on veut arrêter l'œuvre entreprise à Montmartre parce que certains esprits ont cru y voir des intentions et des desseins politiques.

De cela on ne donne pas, on ne peut pas donner la moindre preuve. C'est une simple supposition, ou plutôt une pure invention née dans des imaginations surexcitées : il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler l'origine de cette œuvre toute chrétienne.

Il y a douze ans, au plus fort de nos malheurs publics, quelques Français pieux, eurent la pensée d'intéresser le Ciel par un vœu au salut de la patrie. Depuis lors, aux calamités de la guerre étrangère s'étaient ajoutés les horreurs de la guerre civile.

Quand je vins occuper le siège de Paris, la paix était rendue au pays ; mais les traces sanglantes de nos malheurs étaient partout visibles, et la capitale surtout offrait un spectacle de désolation. Tandis que, secondé par la charité des fidèles, je travaillais pour ma part à panser tant de blessures, je reçus la visite des auteurs du vœu, qui venaient me demander de le confirmer et de l'accomplir en élevant dans Paris, avec le concours de toute la France chrétienne, un temple au Dieu qui est l'inspirateur de la charité et de la concorde.

La grandeur de l'entreprise m'étonnait ; mais l'idée à peine exprimée, trouva dans les cœurs un tel écho, que je ne pus me soustraire à tant de sollicitations appuyées des plus généreuses offrandes.

La nécessité d'assurer dans l'avenir la propriété et la destination sacrée de l'édifice, qui devait être élevé par l'initiative privée, m'obligea seule de recourir à la puissance publique.

J'obtins le concours de l'Assemblée nationale, non hâtivement et par surprise, mais après de mûres délibérations. La lettre par laquelle j'engageais l'affaire est du 5 mars 1878 ; elle fut adressée au ministre des cultes et reçut du gouvernement de M. Thiers un accueil favorable. Le projet de loi

fut concerté entre le gouvernement et la commission avant le 24 mai. La discussion ne put avoir lieu que plus tard ; elle occupa deux séances, l'opposition put s'y produire librement, et le scrutin final donna au projet 382 voix contre 138, sur 520 votants, c'est-à-dire deux cent quarante-quatre voix de majorité.

Ainsi est né l'œuvre de Montmartre, dans un moment où tous les esprits étaient préoccupés des moyens de réparer les désastres inouis que nous venions de subir. Il faut vouloir se tromper soi-même pour voir une pensée politique là où il n'y avait qu'une pensée chrétienne, patriotique, étrangère à tout esprit de parti, uniquement inspirée par le désir de revoir notre France grande et prospère.

D'autres personnes ont paru offensées du caractère expiatoire donné au monument. Cette façon d'apprécier le vœu n'est pas exact. Je viens de rappeler quelle fut la première inspiration du vœu. Il s'agissait d'invoquer sur la France en détresse la protection et l'assistance du ciel. Sans doute, la pensée expiatoire s'y trouve aussi : les chrétiens savent qu'un Dieu juste et bon gouverne les choses humaines, qu'il y a bien souvent une part de châtement dans nos malheurs et qu'il nous convient d'offrir au Maître suprême de justes réparations. Mais qu'y a-t-il là d'offensant pour personne ? Est-ce la supposition que la France ait pu commettre des erreurs ? Il faudrait donc soutenir que les nations sont impeccables ! Ceux que le mot de réparation scandalise ne sont-ils pas les premiers à condamner avec une extrême sévérité les fautes des régimes précédents, qu'ils rendent responsables de toutes les calamités ? S'ils ne jugent pas au même point de vue que nous les péchés des nations, nous ne les obligeons pas à nous suivre dans nos exercices religieux et à se frapper la poitrine avec nous. Mais pourquoi voudraient-ils nous empêcher de remplacer des récriminations irritantes par des larmes et des prières qui fléchissent le ciel et calment les passions.

J'ai rencontré encore une troisième sorte de critique : c'est celle qu'on adresse à la dévotion elle-même du Sacré Cœur.

Je dois, avant tout, faire remarquer que la loi n'avait pas à intervenir dans la question du titre à donner à la nouvelle église. C'est moi qui ai fait cette désignation parce qu'elle était le droit exclusif de l'autorité ecclésiastique. Le seul rôle du législateur était de prononcer l'affectation de l'édifice au culte catholique, et c'est ce qu'il a fait. Dès lors, toute dévotion qui fait partie de ce culte peut y trouver sa place. Quelle n'est pas l'inconséquence des hommes qui, se mettant en dehors de toutes les religions et ne conservant que le principe de la liberté de conscience, voudraient proscrire telle ou telle manifestation de la piété chrétienne ! Nous n'entreprendrons pas ici de défendre contre des préjugés peu réfléchis cette forme touchante et autorisée de notre reconnaissance envers l'amour du Rédempteur. Qu'il nous suffise de dire que l'Église l'approuve, qu'elle se l'approprie, que des centaines de temples sont voués à ce culte dans toutes les parties du monde, et que les fidèles le pratiquent partout avec un pieux empressement. Le Souverain Pontife a béni la naissance de l'église du Sacré-Cœur, et de sa pauvreté il a su tirer une riche offrande qu'il a jetée dans les fondations de l'édifice. De telles approbations suffisent pour justifier le choix du doux et touchant vocable que nous avons imposé à l'église de Montmartre.

Enfin, et c'est le dernier grief que j'ai pu relever contre notre œuvre, on est allé jusqu'à la signaler comme une provocation incessante à la guerre civile. On ne peut, en vérité, se défendre d'un sentiment de stupéfaction, quand on entend prononcer de pareilles affirmations. Les guerres civiles et les émeutes sont-elles jamais sorties des temples chrétiens ? Ceux qui fréquentent nos églises en emportent-ils des excitations à la révolte contre les lois ? Les rencontre-t-on jamais au milieu des désordres et des violences qui troublent quelque fois les rues et les places de nos cités ? Du haut de nos chaires, ne prêchons-nous pas la charité envers tous sans distinction de parti, et n'exhortons-nous pas nos concitoyens à s'aimer les uns les autres comme les membres

d'une même famille ? En 1809, Napoléon Ier conçut le projet de construire sur la butte de Montmartre le temple de la paix, il avait même donné des instructions dans ce sens à son grand chancelier. Ses instincts guerriers l'emportèrent et lui firent bientôt oublier ce bon sentiment.

C'est nous qui, en ce moment, construisons sur le même emplacement le véritable temple de la paix, et si la passion intolérante des partis ne vient pas nous arrêter, j'ai dans mon cœur l'intime conviction que le monument religieux qui s'élève sera la meilleure garantie de l'apaisement des esprits, de l'union des Français, et de la prospérité de notre grande capitale.

Voilà tout ce qu'on a pu accumuler de reproches contre notre entreprise. Je pense avoir montré qu'il n'en est pas un seul qui ait le moindre fondement.

On concevrait que la chambre actuelle, malgré tout ce que je viens d'exposer en faveur de l'œuvre du Sacré-Cœur, se refusât à faire elle-même l'acte législatif de 1873, s'il était encore à faire. On a toujours le droit d'omettre une action qui de sa nature est facultative. Mais quand on se trouve en présence d'un fait légitimement accompli, il en va tout autrement : il faut de sérieuses raisons pour le détruire. Or, dans le cas présent, les motifs les plus graves et les plus forts commandent de le respecter.

Tout d'abord ce sont des motifs religieux qui se confondent ici avec des considérations politiques. Déposséder l'archevêque de Paris, arrêter l'œuvre qu'il a accepté la mission de poursuivre, ce serait blesser profondément le sentiment de toute la France chrétienne, car c'est la France entière qui concourt à l'érection de notre monument. Les humbles offrandes des personnes du peuple forment de beaucoup la partie la plus considérable de la souscription. Qu'on en juge par le nombre des souscripteurs :

Pour le diocèse de Paris seulement, il s'élève à près de deux cent cinquante mille, et pour toute la France à plus de trois millions cinq cent mille ; voilà, certes, un plébiscite spontané et significatif. Chaque vote est appuyé d'une offrande

volontaire, qui en constate la sincérité. Et c'est à ce peuple de croyants que vous diriez : Dans toutes les affaires du pays vous êtes souverain, vos volontés font loi ; ici, parce s'agit d'une pensée religieuse, vos suffrages n'ont plus aucune valeur ? Pourrait-on affirmer plus clairement qu'on a fait et qu'on veut maintenir une république fermée où les chrétiens ne puissent entrer ? c'est ainsi que l'on croirait recommander le régime nouveau à l'estime et au respect des Français !

Mais il faut se rendre compte des conséquences pratiques du projet proposé à la chambre. L'œuvre de Montmartre a recueilli jusqu'ici près de douze millions, qui sont presque entièrement dépensés. Ces douze millions, il faudrait les rendre, cela ne peut être contesté. L'opinion ne comprendrait jamais les subtilités juridiques au moyen desquelles certains esprits voudraient écarter cette obligation. Il y a ici un fait éclatant qui domine tout : la loi de 1873 a décidé que l'Église serait élevée au moyen " d'offrandes volontaires " en même temps, elle a garanti aux souscripteurs l'affectation perpétuelle du monument au culte catholique. Cette double disposition ne contenait-elle pas une invitation à prendre part à la dépense de la construction ? En tout cas, elle devait inspirer une sécurité absolue. Neuf ans après cette parole donnée au nom du pays, alors que plus de trois millions de Français y ont répondu, renverser leur ouvrage et ne pas leur rendre leurs offrandes, ce serait plus qu'une injustice, il y aurait la violation de l'honnêteté publique. Telle serait certainement l'impression universelle que produirait dans les esprits une décision aussi extraordinaire.

On rendrait donc les douze millions. C'est à la rigueur possible, grâce à l'ordre parfait de nos écritures, car s'il y a beaucoup de dons anonymes c'est le plus souvent parce que la modestie des donateurs a voulu dérober leurs noms aux yeux du public - mais ces noms sont inscrits sur nos registres. D'autres personnes encore auront des droits à faire valoir : les plans de l'architecte, qui resteront in-exécutés, ne devront-ils pas être

payés ? Ne sera-t-il pas juste de restituer les avances considérables faites par les entrepreneurs pour l'établissement de leurs chantiers, soit à Paris, soit aux carrières qu'ils ont achetées dans la province. Ces mêmes entrepreneurs ne pourront-ils pas légitimement réclamer la juste compensation des bénéfices qu'ils se promettaient de cette grande entreprise, garantie par des contrats réguliers ? Ne faudra-t-il pas enfin indemniser les groupes de nombreux ouvriers qui ont engagé leur liberté pour plusieurs années, et qui se trouveront sans travail ? Vous voyez que l'interruption d'une pareille entreprise n'est pas chose aussi simple que se l'imaginent certains esprits dont la passion est la seule règle. Plusieurs millions suffiraient à peine à ces différentes indemnités ; et M. le ministre de l'intérieur était tout à fait dans le vrai, quand il déclarait qu'il faudrait faire voter quinze millions par la chambre comme conséquence du projet Delattre. Voilà un projet qui coûterait cher au pays. Si on demandait au Parlement d'imposer cette charge aux contribuables pour démolir une église qui ne gêne personne, qui sera un des plus beaux monuments de la capitale, il est permis de douter que le suffrage de ceux qui paient fût disposé à ratifier une si étrange décision.

D'ailleurs, quand on aurait remboursé tout le monde, on n'aurait pas réparé tous les dommages. Même rentrés en possession de leurs offrandes, les souscripteurs se sentiraient encore lésés, car ces offrandes, ils ne les avaient pas faites pour les reprendre. Ils ont cru à la promesse du législateur d'hier : ils ont commencé une œuvre qui leur était chère, et le législateur d'aujourd'hui, renversant leur ouvrage, serait quitte envers eux en leur rendant leur argent ! Je me permets de dire que cette façon de traiter les citoyens d'un pays libre ne serait ni digne, ni respectueuse.

Messieurs les députés, la majorité de la Chambre n'a pas donné beaucoup de preuves jusqu'ici de la protection que les institutions religieuses comme toutes les autres, ont droit d'attendre des pouvoirs publics ; et cependant je me refuse

à croire qu'elle veuille s'approprier la proposition de M. Delattre. Je me persuade qu'en prenant en considération ce projet, elle a moins voulu s'y montrer favorable que répudier toute solidarité avec l'acte accompli en 1873 par l'Assemblée nationale.

Cette Assemblée tenait à prendre sa part dans un acte public de religion, la Chambre actuelle tient à s'en désintéresser ; l'histoire, étrangère à nos agitations, jugera ces tendances opposées. Je constate seulement que le but visé par la nouvelle majorité est pleinement atteint ; la discussion et le vote du 30 juin ont nettement fait connaître ses sentiments sur la question de l'église de Montmartre.

Les documents publics qui serviront à nos annales attesteront que la Chambre élue en 1871 encouragea la religieuse entreprise, et que la Chambre élue en 1881 la désapprouva ; la postérité ne pourra s'y tromper. Tous les esprits sages et exempts de passion penseront que cela doit suffire et qu'il ne faut pas, pour rendre plus éclatante une contradiction déjà trop regrettable, se porter à des mesures excessives et se créer des embarras inextricables.

En n'attribuant pas au vote de la Chambre une portée plus étendue, j'ai lieu de croire que je ne m'éloigne pas de ses véritables intentions. Au premier moment, quand j'ai appris sa décision, la pensée de suspendre les travaux de Montmartre s'est présentée à mon esprit ; mais, en réfléchissant et après avoir recueilli l'avis des personnes les plus graves, j'ai cru que par une telle résolution je donnerais à l'acte parlementaire une interprétation exagérée. Aussi ai-je décidé que les travaux seraient poursuivis et que l'on continuerait à recevoir les offrandes. L'œuvre que j'ai accompli n'a pas seulement un caractère religieux, elle est aussi une œuvre charitable. Si je l'interrompais aujourd'hui, je laisserais six cents ouvriers sans travail et je priverais un très grand nombre de familles parisiennes d'honnêtes salaires, dont elles ont besoin pour vivre. Mes sentiments de pasteur répugnent absolument à une pareille mesure, et je ne crois pas trop présumer de l'humanité

de la Chambre en supposant qu'elle éprouvera que je ne m'arrête que devant l'impossibilité. Je conserve la confiance, avec toute la France catholique, que cette impossibilité ne se produira jamais.

Je livre ces réflexions, messieurs les députés, à votre sagesse et à votre justice, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma haute et respectueuse considération

J. HIPP, cardinal GUILBERT,
Archevêque de Paris.

— 000 —

LA BIBLE.

Une nouvelle édition de la Bible traduite en anglais, revue et corrigée, vient de paraître simultanément en Angleterre et aux Etats-Unis, dit l'un des rédacteurs du *Propagateur Catholique* de la Nouvelle-Orléans.

Au dire de quelques-uns, cette nouvelle édition, vaudrait mieux ou plutôt serait moins défectueuse que l'ancienne ; la Version anglaise généralement en usage est connue sous le nom de Version du roi Jacques d'Angleterre. Ainsi du moins le penserait le très R. P. Jas. A. Corcoran, docteur en théologie, et professeur d'Écriture Sainte au grand séminaire de St Charles, à Philadelphie ; or, en cette matière, l'opinion du savant professeur ferait autorité.

Quoi qu'il en soit de la valeur intrinsèque de cette nouvelle édition de la Bible traduite en Anglais, les diverses sectes protestantes ont loin d'être d'accord au sujet de son adoption, et déjà les ministres un peu en renom prennent ouvertement parti, les uns pour la nouvelle version, les autres pour l'ancienne. Cela devait être, et il en sera toujours ainsi.

Dès lors que l'intelligence ou l'interprétation de la Bible est, suivant le système protestant, laissée au jugement privé, la divergence des opinions est chose inévitable. En vertu de quel droit, en effet, un homme, ou une société d'hommes ou à une autre association d'hommes sa manière de penser et de juger en des choses qui sont du ressort de Dieu ?

Tout chrétien admet que sa religion est une religion révélée, et que la Bible est la parole de Dieu. Ceci posé, nul homme, fût-il le plus grand savant et le plus grand saint du monde, fût-il un génie aussi remarquable par les lumières de son intelligence que par ses vertus héroïques, nul homme n'a le droit de changer la parole divine, de modifier les rapports qui existent entre la créature et le Créateur et qui constituent la religion.

L'homme créé par Dieu, doit à son Seigneur et Maître les hommages de l'adoration et de la reconnaissance ; la raison elle-même le dit, en nous faisant tous les jours toucher du doigt notre condition de dépendance et d'impuissance absolue, vis-à-vis du Tout-Puissant.

Celui qui nous a créés est Celui qui nous a conservés, et, bon gré mal gré, nous sommes soumis à des lois que nous n'avons pas faites et que nous ne pouvons pas changer. Il importe peu, du reste, pour l'argument, qu'on appelle ces lois, des lois de la nature, ou l'ordre établi par la divine providence. Les lois existent, et nous les subissons, voilà le fait. Les saisons, les maladies, la mort ne sont pas laissées à la discrétion de l'homme.

Maintenant, comment l'homme rendra-t-il ses hommages à la Divinité ?—De quelles manières accomplira-t-il ses obligations envers l'Être Suprême duquel il dépend en toutes choses et toujours ?

Les sacrifices d'animaux, les sacrifices humains, l'oblation des fruits de la terre, sont-ils les actes de religion demandés ?—Le chrétien, quel qu'il soit répond.—"C'est à Dieu et à Dieu seul de régler la manière de lui rendre hommage. Il l'a fait par la révélation. Le christianisme est cette religion révélée qui donne à Dieu des adorateurs en esprits et en vérité, et aux hommes la satisfaction de savoir que leur culte est agréable au souverain Maître."

La Bible renferme une partie de cette révélation, la tradition en contient l'autre partie. A cause de cela, nous, catholiques, nous entourons d'une égale vénération la parole de Dieu écrite, ou la Bible, et l'enseignement traditionnel de l'Église, fondée et établie par Jésus-

Christ pour continuer sa mission sur la terre.

Reconnaissant dans la Sainte Écriture, dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, une parole inspirée, la parole et les révélations de Dieu lui-même, nous condamnons, avec St Jean le disciple bien-aimé, quiconque voudrait y ajouter quelque chose ou en retrancher le moindre passage. La Bible est pour nous chose sacrée.

Malgré leur respect apparent pour la Bible, les protestants qui la considèrent comme la seule et unique règle de leur foi, sont loin de traiter cette parole inspirée avec les mêmes égards que ceux dont les catholiques se font un devoir de l'entourer.

Ce ne sont pas les catholiques qui retranchent telle ou telle phrase, parce que le sens ne s'en accomode pas avec leurs propres opinions ; ce ne sont pas les catholiques qui encouragent traductions sur traductions du texte primitif, au risque de changements graves, et d'interpolations au caprice du traducteur ou du copiste ; ce ne sont pas les catholiques qui demandent, comme le Rév. Sering, de Chicago, qu'on élimine de la Bible une bonne partie au moins de l'Ancien Testament, selon lui, parfaitement inutile et souvent même nuisible aux lecteurs.

Non—Les catholiques vénèrent la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament, comme étant la parole de Dieu écrite.

L'autorité infaillible, suprême et divine, ayant pouvoir et charge de décider en dernier ressort toutes controverses religieuses, l'Eglise enseignante, en un mot, a donné aux Catholiques les Saints Livres. Elle invite, engage tous ceux qui le peuvent, à lire et relire souvent ces Livres inspirés, dans la langue même dans laquelle ils ont été écrits : l'hébreu, le chaldéen et le grec.

Lorsqu'une traduction en est faite, elle prend ses précautions afin que le sens du texte primitif ne soit nullement altéré, et c'est alors seulement qu'elle permet à ses enfants d'aller s'abreuver aux sources dont elle a vérifié la pureté et la salubrité.

La parole de Dieu altérée est souvent un poison.

C'est le cas pour les bibles protestantes.

Variétés.

LA CONFESSION

TELEPHONE.

Quoique n'ayant pas encore atteint l'âge de raison, j'ai une confession à faire, et je tiens à la faire publiquement, le bon public m'ayant mis sur la conscience des actes dont je ne suis pas responsable.....

.....*Tic, tic, tic, tic* ..

Voyez, et jugez vous-même.....

.....*Tic, tic, tic, tic*.

car ne pouvant continuer mon introduction, à cause de ce maudit timbre qui m'appelle à mon devoir, j'entre en matière.

—Que voulez-vous ?

—Je veux parler à Mlle Catherine, répond une voix enrouée comme celle d'un polichinelle.

—Qui êtes-vous ?

—Je suis le boucher du coin.

Mlle Catherine arrive et met sa bouche gracieuse à l'ouverture du téléphone.

—Que voulez-vous, M. Justin ? (C'est le nom du boucher.)

—Combien de côtelettes de mouton, de têtes de veau, de pieds de cochon vous faut-il aujourd'hui ?

—Aujourd'hui ! s'écrie pleureusement la grande Catherine ; vous n'y pensez pas, M. Justin, c'est vendredi, jour de pénitence ; nous mangerons des artichauts et une soupe à l'oignon.

Après cette réponse admirable, Mlle Catherine s'en retourna à ses fourneaux, et comme M. Justin n'avait entendu que la finale des mots *artichauts* et *oignons*, lui envoya une tête de veau et six pieds de cochons.....

...*Tic, tic, tic, tic*.....

—Qui est là ? demanda Catherine.

—C'est moi.

—Qui, vous ?

—Justin.

—Que voulez-vous encore ?

—Dame ! Mlle Catherine, je ne sais pas écrire, je n'osais pas vous le dire en face de vos yeux brûlants comme des charbons ardents, ... eh bien !... Je vous aime !

Ce jour-là Mlle Catherine a laissé brûler la soupe à l'oignon de ses maîtres, la tête de veau et les six pieds de cochon qu'elle faisait cuir pour un artilleur de sa connaissance.....

Tic, tic, tic, tic.

La maîtresse de Catherine qui entra à ce moment dans le vestibule, s'écria :

—Enfin ! est-ce vous, Arthur ? demanda-t-elle d'une voix mielleuse qu'elle égrena dans le téléphone.

—Ah ça ! Mlle Catherine, répondit une voix de beuf, croyez-vous donc que je suis un frêluquet pour m'appeler ainsi Arthur ?

—Qui êtes-vous donc ?

—Comment ! vous ne reconnaissez pas Beausoleil, l'artilleur de la sixième, qui a eu l'honneur de faire votre connaissance au café concert, à preuve que vous m'avez engagé à aller vous présenter mes hommages et à goûter le bouillor de vos maîtres.

“ Elle se conduit bien, ma cuisinière, pensa la maîtresse de Catherine, et moi qui croyais que c'était Arthur qui me téléphonait que mon mari était parti pour Charenton.”

Poussons toutefois l'expérience jusqu'au bout. Reprenant le téléphone, la maîtresse dit :

—Venez vite : il y a de la soupe à l'oignon, de la tête de veau et des pieds de cochon.

—Des pieds de cochon, répondit le téléphone ; ô passion de mon âme, je les aime à la folie, et toi aussi, ma vieille cartouche, auprès de laquelle je me rends avec la vitesse d'un boulet pour savourer ce repas frugal

La maîtresse avait quitté le téléphone depuis vingt minutes, l'artilleur venait d'entrer dans la cuisine quand l'horripilant téléphone fit de nouveau entendre son perpétuel... .. *tic, tic, tic...*

Oh ! cette fois, c'est moi qui vais lui répondre à cet animal là.

dit l'artilleur, et d'une voix de tonnerre il demanda :

— Qui va là ?

— C'est le droguiste qui fait dire à Melle Catherine qu'il va lui envoyer sa médecine.

— Quelle médecine ?

— La médecine qu'elle a demandée pour le ver solitaire.

— Je m'en étais toujours douté parla l'artilleur en colère. Se retournant vers Catherine. Comment, infidèle, c'est ainsi que vous me trompez en réchauffant dans votre sein un ver *salutaire* ! Eh bien je vais me venger.

Et tirant son grand sabre, l'artilleur frappa si fort le téléphone qu'il le mit en mille morceaux.

Comme je suis à l'agonie, je n'ai pas voulu mourir sans me confesser publiquement.

— TELEPHONE.

LA CONFSSION

D'UN

ASSASSIN

I

C'est une rue étroite, enveloppée d'un brouillard pesant. Trois heures du matin viennent de sonner. La porte d'une vieille maison s'ouvre brusquement. Un homme en jaillit pour ainsi dire.

C'est un être aux proportions gigantesques, aux épaules carrées, aux bras herculéens.

Du revers de sa manche il s'essuie brusquement le front, car il sue malgré le froid humide—puis il jette un regard profond dans les ténèbres grises.

Et au hasard il s'élançe de toutes ses forces pendant quelques secondes, jusqu'à ce que s'arrêtant net :

— Maladroît ! murmure-t-il ; si on te guettaît, si on te demandait pourquoi tu cours, que répondrais-tu ? Marche, marche d'un pas régulier, ni trop lentement, ni trop

vite. Ce n'est pas l'heure où l'on se promène, ni celle... quel cri cet homme a poussé !...

Il se tut soudain, regarda autour de lui avec défiance et reprit silencieusement son chemin. On l'aurait pris non pas pour un bourgeois attardé, mais pour quelque ouvrier levé de très bonne heure et se hâtant vers un chantier lointain.

Où allait-il réellement ? Il eût été fort embarrassé pour le dire lui-même. C'était une fuite. Voilà tout.

Deux ou trois fois il entendit des pas derrière lui, dans la brume, et alors oubliant sa prudence il courait à perdre haleine jusqu'à ce que le silence lui rendit un peu de calme.

Au détour d'une petite place il se heurta lourdement à deux hommes qu'il n'avait pas entendus venir. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il trembla sur ses jambes. C'étaient deux sergents de ville faisant silencieusement leur ronde.

— Oh ! pardon ! dit-il, la gorge serrée : je ne vous voyais pas.

— C'est bon, c'est bon, firent les agents, il n'y a pas de mal.

Et ils continuèrent leur lente promenade, pendant que l'homme restait là, le front brûlant, les mains glacées

II

Le jour va naître. Paris s'éveille. Le ciel devient grisâtre et l'on rencontre les éteigneurs de réverbère qui se dépêchent et s'agitent au bord des trottoirs.

— Où suis-je ? se demande le fugitif.

On commence à y voir. Il frémit tout à coup de la tête aux pieds.

— Pourvu que je n'aie pas de sang sur ma jaquette, dit-il. Du sang ! faut-il que la peur rende les hommes bêtes ! Puisque je l'ai étranglé, il ne peut pas y avoir eu de sang... Oui, mais j'ai serré si fort peut-être a-t-il saigné du nez, ou bien lui ai-je rompu quelque veine.

Il marche.

— Je voudrais qu'il fit jour pour voir. Un homme qui sort de la

nuit, tout à coup ensanglanté, ça fait peur. Il suffit d'une femme effarée ou d'un gamin stupide qui me regarde curieusement et dise un mot, pour qu'on s'assemble autour de moi...

La nuit à disparu. L'homme a traversé l'eau. Il marche de son pas formidable dans une rue déserte, en essayant d'amortir le bruit de ses talons. Ça et là les débits de vin s'ouvrent.

Il s'arrête dans un coin contre le mur d'une maison en saillie. Personne ne l'observe, il en est sûr... à moins que des fenêtres... mais non. Il peut jeter sur ses vêtements, sur ses mains, sur sa chemise un coup d'œil. De sa poitrine s'échappe un long soupir. Pas de traces visibles de son crime.

Son œil s'éclaire à demi sous l'effort d'un rire intérieur, et il reprend sa marche.

III

Peu à peu les rues s'animent. Les bruits et les cris s'entrecroisent. Ouvriers et ménagères partent pour l'atelier ou vont aux provisions. On coudoie du monde. L'homme se fait petit, point embarrassant.

Il y a pourtant des gens qui le toisent avec curiosité. Il tressaille. Sa figure attire évidemment l'attention. Que peut-elle avoir d'extraordinaire ? Comment le savoir ? S'il avait une glace... on le regarde toujours. L'aplomb qu'il commençait à retrouver l'abandonne.

Voici un miroir chez un marchand de vin. Un marchand de vin ? Ne dit-on pas qu'il y en a beaucoup de dévoués à la police. Et puis, pour entrer il faudrait de l'argent, il n'en a pas.

A force de marcher, il avise une modeste boutique de lingère. Les carreaux de la devanture reflètent tant bien que mal son visage. Il y regarde et recule malgré lui. Ses yeux sont hagards, sa bouche est contractée et sa pâleur le rend livide.

— Comment voulez-vous qu'on ne devine pas que je suis l'assassin pense-t-il.

Il repart à toutes jambes, cherchant à gagner les quartiers isolés. Il va, il vient. Une fontaine est sur

sa route, il y plonge sa tête à deux reprises et continue sa course en s'essuyant avec son mouchoir.

—Que je trouve un peu de calme seulement, et je suis sauvé. Quand cette pâleur aura passé, on ne lira point sur ma figure que c'est moi.

Mais il est horriblement fatigué. Ses jambes ne pourront bientôt plus le porter. Depuis la veille il est debout. De toute la nuit, il ne s'est pas assis une minute.

—Ah ! voici un banc. Quel bonheur, pense-t-il, mais il est de bien bonne heure pour que les honnêtes gens se reposent. Bah ! tout homme est libre après tout de faire ce qu'il lui plaît. Ce n'est point parce qu'on s'assoit cinq minutes qu'on est un malfaiteur.

Et il se dirige vers le banc ; il s'y laisse tomber.

—Si j'allais m'y endormir, songe-t-il. Et il viendrait un agent qui me demanderait ce que je fais là, qui voudrait savoir... Certainement si je n'avais pas eu le malheur... je l'enverrais promener, mais on peut perdre la tête, balbutier, lâcher un mot qui n'a l'air de rien et qui dit tout... A l'heure qu'il est on sait la chose, la préfecture est avertie. Les hommes de la sûreté sont en campagne peut-être. Non, non, il faut marcher, il faut marcher.

D'un pas appesanti, l'homme se remet à gagner devant lui. Il s'engage dans des terrains où manquent les maisons, mais où les rues sont déjà tracées. Il n'y tient plus, il se laisse aller et reste deux minutes assis sur l'herbe. Ses yeux se ferment malgré lui.

—Comment ! comment ! pour une nuit passée, la force me manque, à moi ? dit-il tout haut. Debout !

—Si je sortais de Paris, se dit-il, en arrivant à l'une des barrières. Quelle idée ! mais où aller ? n'importe ? Dans la campagne, je demanderai à travailler. J'ai mon livret. Tiens ! ce gabelou. Comme il m'examine. En voilà un qui me reconnaîtra, je pense. Avec ça que c'est difficile avec ma taille et mes épaules et tout.

Ah ! si on l'interroge, il ne manquera pas de dire que je suis passé par ici. On me suivra à la piste, on me traquera. J'ai faim, d'ailleurs. Dans Paris je trouverai peut-être un être charitable qui me donnera du pain, tandis qu'à la

campagne, sans argent, il ne faut pas espérer d'être secouru. Je pourrais aller dormir sur l'herbe des fortifications. Encore une sottise. Il n'y a que les rôdeurs de barrière qui font ça. On m'arrêtera comme vagabond et après..... Dieu ! que j'ai faim !

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA.

Ottawa, 1^{er} SEPT. 1882.

Aux Retardataires.

Nous allons expédier des comptes à ceux de nos abonnés qui nous doivent plus que l'année courante, afin d'activer la rentrée de ces divers montants qui nous sont si légitimement dus.

Les dépenses considérables que nous faisons depuis le mois de juillet, surtout, nous mettent dans la gêne, et il est de stricte justice que nous soyons payés, afin de payer à notre tour notre compte d'impression chez l'imprimeur.

Nous devons ajouter que les comptes qui ne seront pas payés dans le courant du présent mois, seront de suite mis en collection forcée, n'ayant pas d'autre alternative pour obtenir justice.

C'est une négligence qui nous afflige autant qu'elle nous cause du dommage ; et nonobstant les frais considérables que ces abonnés retardataires auront à subir, nous sommes forcément obligé d'agir ainsi. Qu'ils en prennent note.

Almanach canadien.

Nous avons eu sous les yeux le manuscrit d'un almanach canadien pour 1883, et que M. J. A. Langlais, libraire à Québec, va mettre sous presse. Ce travail qui paraît fait avec un soin remarquable, renferme une foule de documents d'un grand intérêt, et justifie son titre d'almanach canadien, religieux, historique, agricole, commercial et statistique.

Les phénomènes astronomiques sont calculés pour l'heure de Québec, d'après la connaissance des temps pour 1883. La partie liturgique a été collationnée avec l'Ordo publié pour 1883, sous les auspices de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec ; les fêtes spéciales aux divers diocèses de la province ecclésiastique y sont mentionnées. Chaque jour de l'année a son éphéméride historique, se rattachant souvent à l'histoire du Canada. Des conseils agricoles, des renseignements commerciaux et de très intéressantes statistiques s'offrent à la curiosité du lecteur. Enfin, pour joindre l'utile à l'agréable, on y trouvera un recueil de recettes utiles, et un certain nombre d'historiettes récréatives.

Un soin particulier sera donné à l'exécution typographique, de sorte que l'Almanach canadien sera certainement recherché par toute la province, et les familles collectionneront ces petits volumes, qui se succéderont d'année en année.

Nous félicitons M. Langlais de cette heureuse initiative, à laquelle nous croyons pouvoir prédire un plein succès. Ce n'est pas du reste la première fois que M. Langlais se lance dans une œuvre canadienne. Il y a 4 ans, il dépensait 25,000 piastres pour mettre au jour une série de cahiers d'écriture dont le mérite est aujourd'hui fort bien apprécié, et qui se répand de plus en plus dans les écoles canadiennes.

M. le surintendant de l'Instruction publique n'a pas hésité à proclamer cette série supérieure à tout ce que l'on a eu jusqu'ici

L'Album musical.

Nous venons de recevoir la livraison du mois de septembre de cette importante publication.

Ses éditeurs n'épargnent rien pour faire de cet *Album* un recueil de morceaux artistiques et variés.

Cette publication mérite d'attirer l'attention de tous les amateurs et nous ne saurions trop la recommander.

S'adresser à MM. Filiatrault et Cie, rue Ste Thérèse, Montréal.

Société Royale du Canada.

Nous accusons réception des votes et délibérations de cette Société, dont l'inauguration a eu lieu en mai dernier.

Les officiers des diverses sections sont comme suit :

I^{ère} Section.—*Littérature française, Histoire, etc.*

J. M. LEMOINE, président.
Faucher de SAINT-MAURICE, vice-présid.
Benjamin SULTZ, secrétaire

II^e Section.—*Littérature anglaise, Histoire, etc.*

Daniel WILSON, président.
Goldwin SMITH, vice-présid.
George STEWART, secrétaire.

III^e Section.—*Mathématiques, Physique et Chimie*

Sterry HUNT, président.
C. H. CARPMAEL, vice-présid.
Prof. CHERRIMAN, secrétaire.

IV^e Section.—*Géologie et Histoire Naturelle.*

Dr. SELWYN, président.
Prof. LAWSON, vice-présid.
J. F. WHITEAVES, secrétaire

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

Dr. DAWSON, président.
L'hon P. J. O. CHAUVEAU, vice-présid
J. G. BOURINOT, secrét.-honoraire.
Dr J. A. GRANT, trésorier-honoraire

— 000 —

Le chemin du Pacifique

Le public s'intéresse avec raison au progrès de cette grande ligne, l'entreprise la plus colossale que jamais peuple de notre nombre ait osé entreprendre et encore moins exécuter. En effet, l'on sait que les Etats-Unis comptaient plus de 35,000,000 d'âmes lorsqu'ils ont bâti leur première route transcontinentale, tandis que nous n'avions guère plus de 3,500,000 habitants lorsque nous avons commencé notre Pacifique, dit la *Minerve*.

Nous comprenons parfaitement que nos lecteurs tiennent à savoir où en sont les travaux à l'heure actuelle. Aussi allons-nous satisfaire cette légitime curiosité, après avoir puisé nos renseignements aux sources les plus accréditées.

Etablissons d'abord quelle sera l'étendue totale de la grande artère, une fois entièrement construite. Voici les chiffres publiés par le syndicat lui-même :

	Milles.
Montréal à Callender	355
Callender à la baie du Tonnerre	650
Baie du Tonnerre à Winnipeg	435
Winnipeg à Port Calgary	800
Calgary à Port Moody	610
Total	2850

Constatons maintenant combien de milles de chemin étaient en opération en 1881 :

	Milles.
Ottawa à Pembroke	105
Carleton Place à Brockville	17
Embranchement de Perth	12
De Pembroke à l'ouest	104
D'Ottawa à Prescott	60
D'Emerson à Winnipeg	65
De Winnipeg à Portage du Rat	133
De Winnipeg à Stonewall	18
De Winnipeg à Flat Creek	163
Total	707

Ajoutons l'estimation de la compagnie pour 1882 :

	Milles.
Montréal à Callender	355
Callender à Sturgeon Falls	30
Algoma à Spanish River	60
Ottawa à Prescott	60
Baie du Tonnerre à Winnipeg	435
A l'ouest de Winnipeg	700
Winnipeg à Stonewall	18
Winnipeg à Emerson	65
Embranchement de Embina	114
Total	1837

D'après ces chiffres, 1837 milles de la grande ligne, y compris ses embranchements, seraient achevés à la fin de l'année. C'est un résultat énorme, qui dépasserait tous les calculs, toutes les espérances.

Pour pousser les travaux avec une telle rapidité, il faut une armée de travailleurs. On ne sera pas étonné d'apprendre qu'il y en a environ 10,000, assistés d'à peu près 5,000 chevaux.

Une si grosse besogne ne s'est pas faite sans une dépense considérable. Déjà on évalue les déboursés du syndicat à environ \$10,000,000, sans tenir compte naturellement de ce que le gouvernement fédéral a dépensé ou dépense sur les sections qu'il doit construire.

Le syndicat étant le propriétaire du chemin, son entreprise ne saurait réussir qu'autant qu'il pourra attirer une population considérable pour acheter et défricher l'immense étendue de terres—25,000,000 d'acres—qui lui a été accordée comme subvention par le gouvernement fédéral. Aussi a-t-il fait des efforts considérables pour organiser un vaste système d'émigration euro-

péenne. Ces efforts n'ont pas été infructueux si l'on en juge par le fait que déjà 25 à 30,000 immigrants se sont dirigés vers le Nord-Ouest depuis le commencement de la saison.

Terminons par la liste des directeurs tant canadiens qu'étrangers : George Stephen, président, Montréal ; Duncan McIntyre, 1^{er} vice-président, Montréal ; R. B. Angus, 2nd vice-président, Montréal ; Donald A. Smith, Montréal ; Jas. I. Hill, Saint-Paul, Minnesota ; John S. Kennedy, New-York ; Henry Stafford, Northcote, London ; Pascoe du P. Greenfeli, do ; Charles D. Rose, do ; baron I. de Reinach, Paris. Tous sont des capitalistes puissants, doués d'un grand esprit d'initiative et d'une rare intelligence des affaires. Ce bureau est virtuellement dirigé par un comité exécutif composé de MM. Stephen, McIntyre et Angus, assisté de l'honorable M. Abbott, l'avocat de la compagnie. Ce comité siège pour ainsi dire en permanence et consacre presque tout son temps aux vastes opérations de la compagnie.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles]

La Chute Shawinigan.

Sombre rocher, dont la vague en furie,
Frappe les flans, en redoublant ses coups.
Tu ne crains pas sa fureur, sa folie,
Tu sais braver sa rage et son courroux.

Les flots joyeux de tes chutes rapides,
En mugissant précipitent leurs pas ;
L'onde blanchit, s'élève en pyramide,
Et disparaît sans craindre le trépas.

Ton banc de sable et ta verte colline,
Et le vieux chêne et les sapins touffus,
Sont toujours gais sous la brise enfantine,
Les noirs soucis pour eux sont inconnus.

Dans ton bassin, la fragile nacelle
Vogue gaiement au souffle du zéphir.
Et la glissoire, à tes désirs fidèle,
Porte les pins tombés pour l'enrichir.

Tous tes enfants chérissent ton murmure,
Il est pour eux, comme l'écho du soir,
Un bruit sonore, un chant de la nature,
Un hymne pur, un cantique d'espoir.

A. L. DESJARDINS.

— 000 —

AU PUBLIC.

Nous sommes en mesure de fournir aux nouveaux abonnés tous les portraits publiés, au nombre de douze, savoir :

- Le Marquis de LORNE, gouverneur général.
- La Princesse LOUISE.
- L'hon. M. BLANCHET, Orateur des Communes.
- Sir Hector LANGRIS, Ministre des Travaux Publics.
- L'hon. M. ROYVALLE, lieutenant-gouverneur de Québec.
- L'hon. M. CHAPLAIN, Premier Ministre de Québec.
- L'hon. M. MORSEAU, Ministre de l'Intérieur.
- L'hon. M. CARON, Ministre de la Milice.
- L'hon. M. JOLY, chef du parti libéral, à Québec.
- L'hon. M. LAURIER, ancien ministre fédéral.
- L'hon. P. J. O. CHAVEAU
- L'hon. M. OLMER, surintendant de l'éducation pour la province de Québec.

Nous expédions l'Album des Familles, à titre d'essai, à tous ceux qui en font la demande.

L'abonnement est pour un an et ne se fractionne pas. Il est payable d'avance ou dans les trente jours qui suivent la demande ou la réception de la première livraison.

Pour plus amples informations, voir les conditions à la dernière page de l'Album, et sur la quatrième page du Couvert

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'Album des Familles.

—000—

Décisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé.

30. Tout abonné peut être pour suivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Nos Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'Album des Familles, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUÉBEC.

VILLES

- Québec : Luene Légaré, 378, rue St-Joseph, St Roch
- Montréal : Ignace St Amour, 7, rue Alford.
- Tras-Rivières : P. L. Hubert, notaire

CAMPAGNES.

- | Paroisses. | Comtés. | Agents. |
|--------------------|----------------|-------------------------|
| Anse St Jean | Chicoutimi | Didier Houde, |
| Arthabaskaville | Arthabaska | Aimé Dion, |
| Beauharnais | Beauharnais | J. A. Lapointe, |
| Berthier | Berthier | Amateur Deners, |
| Fraserville | Témiscouata | V. Chamberland, |
| Joliette | Joliette | Albert Gerriau, |
| Kamouraska | Kamouraska | P. C. Dupuy, |
| L'Acadie | Saint Jean | Jos. H. Roy, fils. |
| L'Assomption | Assomption | J. S. Rivet, |
| Lotbinière | Lotbinière | Maxime Lemay, |
| Louiseville | Maskinongé | T. T. Rivard, |
| N.-D. de Lévis | Lévis | A. G. Bouthier, |
| Rimouski | Rimouski | A. G. Dion, |
| Sault au Recollet | Hochelega | Cyp. Corbeil, |
| Sorel | Richelieu | J. O. Dauphinais, |
| S. A. Lapocatière | Kamouraska | Geo. Lévéque, |
| S. Colomb | Sillery Québec | Félix Langlois, |
| St Donat | Rimouski | Cloris Morneau, |
| St Hyacinthe | St Hyacinthe | M. Lussier, |
| St Jérôme | Terrebonne | Chas Morandville, |
| St Jean | Assomption | J. B. Forest dit Morin, |
| St Nicolas | Lévis | L. Fréchette, jr, |
| St Romuald | Lévis | Joseph Fortin, |
| Sto Rose | Laval | P. O. Gremer, |
| St Thérèse | Terrebonne | P. J. Jérôme, |
| St Vincent de Paul | Laval | C. E. Germain, |
| Terrebonne | Terrebonne | Octave Forget, |
| Ville de St Jean | St Jean | Jean Bourguignon. |

MANITOBA.

- St Boniface :
- Winnipeg :

ÉTATS-UNIS

- | Localités. | États. | Agents. |
|----------------|---------------|----------------------|
| Aurora | Illinois | Louis Raymond, |
| Biddeford | Maine | L. E. Dionne, |
| Burlington | Vermont | Léon H. Beaupré, |
| Central Falls | Rhode Island | Z. Choquette, |
| Chicago | Illinois | Ph. Baillargeon, |
| | | 167, Blue Island Av. |
| Chicopee Falls | Massachusetts | W. St Amour, |
| Détroit | Michigan | Ed Racicot, |
| Fall River | Massachusetts | H. R. Benoit, |
| Indian Orchard | Massachusetts | Jos. Benglo, |
| Lake Linden | Michigan | D. L. Augé, |
| Lawrence | Massachusetts | Dr Jos. Desmarais, |
| | | 126, Lowell Str. |
| Lewiston | Maine | Isaac N. Leclerc, |
| Lowell | Massachusetts | David N. Parthenais, |
| Manteno | Illinois | L. A. Townner, |
| North Adams | Massachusetts | A. N. Gélinau, |
| Northampton | Massachusetts | Dr L. B. Niquette, |
| Putnam | Connecticut | Hector Duvert, |
| St Albans | Vermont | Dr G. Thibault, |
| Troy | New-York | F. P. Larose, |
| Worcester | Massachusetts | P. J. Martin, |
| Woonsocket | Rhode Island | C. Tétrault |

PARIS (FRANCE.)

- M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

- M. H. F. Gellig et Cie, 440, Strand

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit :
 Pour le Canada et les États-Unis..... \$2 00
 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 fr.)
 payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration.

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des États-Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/2 de colonne	1/3 de colonne	2/3 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois	5.00	8.00	12.00	15.00
	1/2 de page	1/3 de page	2/3 de page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois	12.00	15.00	25.00	40.00

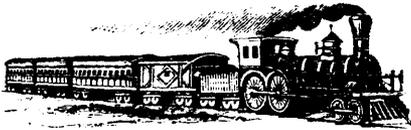
Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50 000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la somme comme de \$5.00

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc. doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
 Editeur-Propriétaire,
 de l'Album des Familles, Ottawa,
 P. O. Boîte 1061.

BULLETIN DES ANNONCES.



LE MEILLEUR JOURNAL. — ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

36 Année.

“ LE SCIENTIFIC AMERICAN ”

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.50 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 cents. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie, se font solliciteurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont obtenu le plus considérable du monde des brevets obtenus aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attiré par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une *patente* en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

CHEMIN DE FER LE Grand Tronc

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ,
COMMENÇANT

Lundi, le 5 Juin 1882.

ALLANT A L'OUEST.

7 20 A. M.—Train mixte pour toutes les stations locales entre Québec et Montréal, Richmond, Sherbrooke et [Island Pond].

11 30 A. M.—Train Mixte pour Montréal et arrêtant à toutes les stations locales -- Aussi, se reliant à Sherbrooke à 7 45 P. M. avec les trains du Passumpsic, pour Boston, Lowell, Worcester, Concord, etc.

Ces trains viennent en connexion à Montréal avec les trains pour Toronto et l'Ouest.

8 40 P. M.—Train Express pour Montréal, Boston, Sherbrooke, Montréal, Ottawa, Toronto, Détroit, Chicago et sur tous les points de la ligne Est, Ouest, Nord-Ouest et Sud-Ouest.

ALLANT A L'EST.

Quittera Montréal..... 10.00 P M
Arrivera à la Pointe-Lévis..... 6.45 A M
Train mixte quittera Richmond... 9.15 A M
Arrivera à la Pointe-Lévis..... 2.50 P M
Train mixte quittera Montréal.... 7.05 A M
Arrivera à la Pointe-Lévis..... 7.00 P M

J. HICKSON,
Gérant Général.

9 Juin 1882.

CHEMIN DE FER DU NORD. DE QUÉBEC A MONTRÉAL.

Les trains circulent comme suit :

	Mixte.	Malle.	Express.	Train Polaire.
Départ de Hoche- laga pour Québec	P M 6.10	P M 3.00	P M 10.00	A M 9.30
Arriv. à Québec	A M 8.00	A M 9.03	A M 6.30	P M 2.40
Dépt. de Québec pour Hochelaga	P M 5.30	A M 10.10	P M 10.00	A M 4.00
Arrivée à Hoche- laga	A M 8.15	P M 4.40	A M 6.30	P M 9.10
Départ de Hoche- laga pr. Joliette..	P M 5.15
Arriv. à Joliette.	A M 7.40
Dépt. de Joliette p. Hochelaga..	A M 6.00
Arrivée à Ho- chelaga	P M 8.50

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoirs pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

En connexion avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.

Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.

A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.

Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

A. DAVIS,
Surintendant Général.

PACIFIQUE CANADIEN.

DE MONTRÉAL A OTTAWA.

Les trains, en connexion avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

	Mixte	Malle	Express
Départ d Hoche- laga pour Ot- tawa	8 30 P M	8 30 A M	5 00 P M
Arrivée à Ottawa.	7 55 A M	1 20 P M	9 50 P M
Départ de Ottawa pour Hochelaga	10.00 P M	8 10 A M	4 55 P M
Ar. à Hochelaga.	9 45 A M	1 00 P M	9 45 P M

Service local entre Aymer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoirs élégants sur les trains de Nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre aux bureaux du Pacifique, 163, rue Saint Jacques, Montréal, et rue Elgin, Ottawa.

ARCHER BAKER,
Surintendant-Général.

Le “ Courrier du Canada, ”

Journal Politique, d'Agriculture et d'Affaire.

PARAIT TOUS LES JOURS.

ABONNEMENT..... \$6.00 par année.
PAYABLE D'AVANCE..... \$5.00 “

Le “ Journal des Campagnes, ”

HEBDOMADAIRE.

Publie 16 pages tous les jeudis et contient des articles sur l'Agriculture, le commerce, ainsi que les nouvelles générales.

ABONNEMENT..... \$1.00 par année.

On exécute à l'établissement du COURRIER DU CANADA impressions de toute sorte ainsi que la musique à des prix modérés.

— AU MÊME BUREAU —

En vente le MISSEL imprimé en très gros caractères pour l'usage des prêtres dont la vue est affaiblie par l'âge ou la maladie.

BULLETIN DES ANNONCES.

Aux annonceurs d'Ontario.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiableté des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 235 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P, Q)

NORTHROP & LYMAN,

TORONTO.

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'épuisement du foie. 25 cents la boîte.

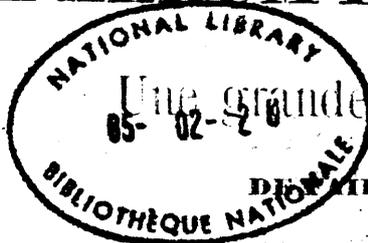
En vente dans toutes les pharmacies.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BERTNER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette **TORONTO.** Revue Littéraire, à

L'ALBUM, dont la circulation est la plus grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & CIE, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette **NEW-YORK.** Revue Mensuelle.

ABONNEZ-VOUS

L'ALBUM DES FAMILLES.



Une grande chance pour tous

Désirant donner une impulsion plus active que par le passé à l'Album des Familles, je recevrai avec empressement les

Listes de nouveaux abonnés

que les amis de l'Album jugeront à propos de former, soit aux Etats-Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Prix d'abonnement \$2 par année.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de **25 CENTINS** pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance, ou qui paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'Album, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent ou recevra gratuitement l'Album des Familles pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'ils nous transmettront pour insérer sur le couvert de l'Album, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'Album des Familles.

S'adresser franco à

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'Album des Familles,
P. O. Boite 1061, Ottawa.

N. B.—Les marchands, industriels, et autres, trouveront un grand avantage en publiant leurs annonces dans l'Album des Familles, dont la circulation embrasse toutes les parties de la Province de Québec.